

A close-up portrait of Mario Vargas Llosa, an elderly man with short, light-colored hair, smiling warmly. He is wearing a white collared shirt. The background is a blurred bookshelf filled with books.

Mario Vargas Llosa

Mon itinéraire intellectuel

My Intellectual Journey

Mi trayectoria intelectual

Mario Vargas Llosa

Mon itinéraire intellectuel : du marxisme au libéralisme
My Intellectual Journey: From Marxism to Liberalism
Mi trayectoria intelectual: del marxismo al liberalismo

Institut économique de Montréal



**910, rue Peel, bureau 600
Montréal (Québec)
Canada H3C 2H8**

Téléphone : 514 273-0969

Site Web : www.iedm.org

Préparation de la présente édition :
Martin Masse et Bradley Doucet
Traduction en français : Daniel Charbonneau
Traducción al español: Matilde Reyes-Odiaga
Infographie : Dania Rioux
Photos p. 30-33 : Hugo Hamaoui

ISBN 978-2-922687-45-3

Dépôt légal : 1er trimestre 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

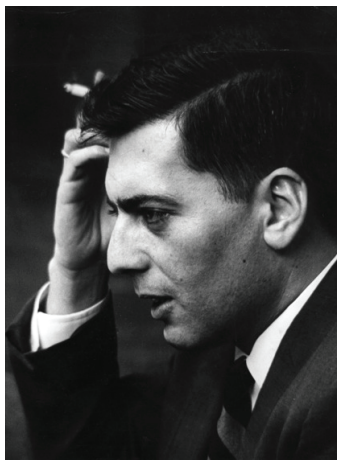
Bibliothèque et Archives Canada

©2014 Institut économique de Montréal

Table des matières / Table / Índice

Mon itinéraire intellectuel : du marxisme au libéralisme	5
Avant-propos	7
Discours	9
Bibliographie	27
My Intellectual Journey: From Marxism to Liberalism	35
Foreword.....	37
Speech	39
Bibliography	56
Mi trayectoria intelectual: del marxismo al liberalismo	61
Prólogo	63
Discurso	65
Bibliografía	83

Mario Vargas Llosa



Mon itinéraire intellectuel : du marxisme au libéralisme

Ce discours a été prononcé dans le cadre de la Série de conférences George Lengvari Sr. Il a été improvisé à partir de notes en anglais, puis transcrit, révisé et traduit en français et en espagnol pour produire ce livret.

Institut économique de Montréal

16 octobre 2013

Avant-propos

Mario Vargas Llosa est l'un des plus grands écrivains de notre époque. Son œuvre romanesque lui a mérité, en 2010, le prix Nobel de littérature. C'est également un essayiste et penseur engagé dans la politique de son pays, le Pérou. Au fil des décennies, il s'est exprimé sur diverses questions et controverses qui ont touché l'Amérique latine et le monde, de la révolution cubaine au début des années 1960 à l'impact de la mondialisation sur les cultures nationales dans les années 2000.

Le 16 octobre 2013, M. Vargas Llosa était le conférencier invité de l'Institut économique de Montréal dans le cadre de sa Série de conférences George Lengvari Sr. Cette visite a été organisée en collaboration avec le Atlas Network à Washington, où M. Vargas Llosa est un Templeton Leadership Fellow. Il nous a entretenus de son cheminement intellectuel, du marxisme au libéralisme, avec une éloquence et une force de conviction remarquables. Ce fut sans aucun doute l'un des événements les plus mémorables de l'histoire de notre organisation. Mario Vargas Llosa m'a d'ailleurs personnellement influencé, fort positivement, à un moment clé de mon propre développement intellectuel, alors que j'étais dans la jeune vingtaine.

On dit que les idées mènent le monde. Au 20^e siècle, beaucoup de penseurs et de militants ont succombé aux sirènes du communisme, avec les conséquences effroyables que l'on connaît. Dans son témoignage, M. Vargas Llosa nous explique comment, de désillusions en remises en question, il a découvert une autre vision, celle de la liberté, de la tolérance et de la démocratie. Parce que ces idées ont enfin été adoptées en Amérique latine, il est maintenant possible, nous dit-il, d'être optimistes concernant l'avenir de ce continent.

Compte tenu de l'importance et de l'influence du personnage, l'Institut économique de Montréal a voulu rendre le contenu de cette conférence accessible au plus de gens possible. Ce petit livret contient une version légèrement adaptée du discours de Mario Vargas Llosa. On peut également visionner la vidéo de la conférence sur notre site Web (<http://www.iedm.org/fr/node/46368>).

Bonne lecture et surtout, bonne réflexion!

Michel Kelly-Gagnon
Président, Institut économique de Montréal

Mon itinéraire intellectuel : du marxisme au libéralisme

Le récit de mon itinéraire intellectuel du marxisme au libéralisme est évidemment très long mais j'essaierai de le réduire à des proportions plus modestes.

Dans les années 50, quand j'avais 14, 15 ou 16 ans, j'ai découvert que les pays d'Amérique latine étaient accablés par des dictatures militaires, qu'ils éprouvaient d'énormes problèmes sociaux en raison de profondes inégalités sociales et économiques, que l'injustice y prévalait contre la justice du fait que les pauvres y étaient brutalement exploités par divers petits groupes de privilégiés, et que les préjugés et le racisme y étaient présents partout où vous tourniez le regard.

Pour un Péruvien et un Latino-Américain qui découvrait nos problèmes sociaux et qui était jeune, rebelle et désireux de tout changer, il était très difficile, dans un pareil environnement, de ne pas être entraîné vers le radicalisme, l'extrémisme ou quelque chose qui semble aux antipodes de ce qu'il voit. Ce quelque chose, c'était évidemment le marxisme, le communisme, le socialisme.

Si je suis devenu communiste, c'est en grande partie à cause d'un livre auquel j'ai attaché beaucoup d'importance. J'étais un averse lecteur depuis que j'avais appris à lire à l'âge de cinq ans et ma vie s'en trouva complètement transformée. J'avais découvert une sorte d'objet magique qui enrichissait mes jours d'une manière inimaginable. C'est ainsi que j'ai lu, durant mes dernières années d'école, un livre écrit par un communiste allemand – un ancien communiste en fait puisqu'il a fini par rompre avec le communisme – qui s'appelait Jan Valtin. Le livre en question, c'était son autobiographie intitulée *La noche quedó atrás (Sans patrie ni frontières)*.

J'ai lu le livre de Valtin avec un enthousiasme débordant. Ce communiste allemand, on le comprend, avait vécu dans la clandestinité durant les années 30, la période nazie. Du coup, il avait eu une vie très aventureuse et je fus pris d'une complète admiration

pour le genre d'homme qu'il était ou, du moins, qu'il disait être dans son livre. Un homme qui s'était totalement engagé en faveur de l'égalité et de la solidarité universelles avec les victimes d'un régime brutal et raciste, qui combattait dans la résistance et qui a consacré son héroïsme, son grand courage et sa conviction morale à la lutte pour une société meilleure, un pays meilleur et un monde meilleur.

En ce temps-là, le Pérou vivait sous une dictature. En 1948, le général Odria avait mené un coup d'État militaire et le président démocrate qui exerçait le pouvoir depuis trois ans, Bustamante y Rivero, avait été évincé et expulsé du pays. Ces événements suscitérent beaucoup de frustration et d'indignation dans la famille de ma mère parce qu'on y croyait fermement en la démocratie et aussi parce que le président défait et exilé avait des liens de parenté avec nous. Vous comprendrez que l'environnement démocrate dans lequel j'ai passé mon adolescence a beaucoup contribué à faire de moi l'homme que je suis devenu.

Lorsque j'ai fini l'école, ma famille de classe moyenne souhaitait vivement que je m'inscrive à l'Université catholique qui, à l'époque, était l'université que fréquentaient les jeunes hommes de la classe moyenne. Mais j'ai plutôt décidé de fréquenter San Marcos, l'université nationale, l'université du peuple. Je voulais y étudier parce que les « cholos », les Péruviens métis et les Amérindiens y étudiaient plutôt qu'à l'Université catholique, et aussi à cause de la tradition anticonformiste de San Marcos qui s'était toujours mobilisée contre les dictateurs et qui défendait des points de vue très radicaux en politique. Je voulais aussi m'inscrire à San Marcos parce que je souhaitais devenir un communiste. J'étais persuadé que ce devait être le moyen d'entrer en contact avec ce parti communiste invisible dont j'étais certain de l'existence mais que personne ne voyait.

Il y avait eu une grève contre le gouvernement en 1952 à San Marcos et l'université avait été décimée par la répression. De nombreux professeurs et étudiants ont été emprisonnés ou ont pris la route

de l'exil et les deux partis gauchistes qui réussirent plus ou moins à survivre œuvraient évidemment dans la clandestinité : ces partis étaient les Apristas, qui formaient le plus grand parti gauchiste du Pérou, et les communistes qui étaient très peu nombreux. Je suis devenu membre de ce dernier parti qu'on appelait El Grupo Cahuide, Cahuide étant un héros inca qui avait combattu les Espagnols.

Oui, nous étions très peu nombreux mais nous étions de fervents staliniens. Nous avons une attitude très dogmatique et sectaire et nous étudions le marxisme dans des cercles clandestins, cela va de soi. Nous lisions Lénine, nous lisions Marx. Nous avons lu et pratiquement appris par cœur un livre intitulé *Principios elementales de filosofia* (*Principes élémentaires de philosophie*) de Georges Politzer et tout était très clair : ce qui était noir, ce qui était blanc, ce qui était bien et ce qui était mal.

En dépit de mon engagement envers El Grupo Cahuide et les idées marxistes que j'apprenais dans ce monde romantique de la clandestinité, je crois avoir eu en moi quelque chose qui me permit de garder au moins un certain sens critique face au dogme marxiste qui empoignait les communistes péruviens à l'époque. C'était le résultat de mes lectures des penseurs et philosophes français. Nous étions au temps de l'existentialisme : Sartre, Camus et Merleau-Ponty exerçaient une grande influence partout en Amérique latine et avaient un profond impact sur le genre d'engagement des artistes, écrivains et intellectuels envers les causes radicales.

Sartre n'a jamais été un marxiste orthodoxe mais il était très proche du marxisme. Il disait accepter le matérialisme historique mais rejetait le matérialisme philosophique, qu'il considérait comme mécaniste, et critiquait partiellement le communisme. Et moi, j'étais un fervent adepte de Sartre. Je lisais tout, même les livres que je ne comprenais pas, du début à la fin. Et à cause de mon enthousiasme pour Sartre, Camus et Merleau-Ponty, mes camarades et moi nous engageons dans d'orageuses discussions.

Je me souviens d'un jour où nous discutons d'André Gide. Gide était détesté des communistes du monde entier parce qu'après un voyage en Union soviétique, il l'avait critiquée dans un livre qu'il avait intitulé *Retour de l'U.R.S.S.* Moi, j'étais enthousiasmé parce que j'avais beaucoup apprécié *Les nourritures terrestres*. Très beau. Et je me souviens fort bien comment un camarade m'a regardé tout à coup très sérieusement et m'a dit « Mario, tu es un sous-homme ». Mon Dieu! J'étais un sous-homme parce que j'aimais Gide!

C'est pourquoi je ne pouvais plus rester bien longtemps avec les communistes. Ils pensaient d'une manière extrêmement dogmatique et je me sentais prisonnier d'une chose à laquelle je ne pouvais souscrire à 100 %. J'ai donc rompu avec El Grupo Cahuide mais je suis demeuré gauchiste en adoptant les idées de Sartre principalement et celles de Merleau-Ponty. Et soudainement – nous étions en 1959 – la révolution cubaine triompha de Batista et les Barbudos entrèrent à La Havane.

Vous ne pouvez imaginer l'effet que produisit la révolution cubaine partout en Amérique latine, tout particulièrement chez les jeunes. Nous étions insufflés d'un intense enthousiasme. Pour de nombreux Latino-Américains comme moi qui s'estimaient très à gauche mais ne pouvaient être communistes en raison du dogmatisme, de la vision très limitée qu'entretiennent les communistes, le fait qu'un événement aussi radical – la transformation complète d'une société, mais sans les complications mentales des communistes – ait pu se réaliser fit naître en nous l'idée – une idée qui devint rapidement un mythe – que la révolution cubaine était quelque chose d'absolument nouveau, non seulement dans le monde latino-américain mais aussi dans l'univers radical et socialiste. Nous croyions réellement ce que disait Fidel Castro, ce que disait Che Guevara au commencement de la révolution : que Cuba, Cuba révolutionnaire, représentait un socialisme empreint de liberté.

En octobre 1962, comme vous le savez, la crise des missiles à Cuba fut un événement très grave. Je travaillais alors comme journaliste en

France, à la radio et à la télévision, et j'avais été envoyé au Mexique pour couvrir une très importante exposition française quand on m'a demandé d'aller à Cuba au début de la crise entre Khrouchtchev, Kennedy et Fidel Castro. C'était la première fois que j'allais à Cuba.

C'était très émouvant. Toute l'île s'était mobilisée contre une invasion américaine qui semblait imminente. L'atmosphère me rappelait ce que George Orwell avait décrit dans son livre sur la Catalogne, l'impression qu'il avait eue en arrivant à Barcelone en tant que combattant volontaire pour la république. Il y avait vu solidarité, égalité, générosité, un monde animé par des principes, par des sentiments de nature très altruiste. Et c'est cette impression que j'ai éprouvée à Cuba en octobre 1962.

Bien sûr, cette impression était très superficielle. Il y avait déjà de très sérieux problèmes à Cuba mais ils avaient été complètement déformés ou réduits à presque rien par un problème de très grande importance, la possibilité que l'île soit envahie par les États-Unis. J'ai rencontré quelques personnes. J'avais déjà publié des textes, de sorte que j'étais un auteur plus ou moins bien connu, et on m'invita à devenir membre d'un comité international pour la Casa de las Américas, une institution culturelle de la révolution.

Du fait que j'étais membre de ce comité durant les années 60, je me suis rendu cinq ou six fois à Cuba. Nous avons des réunions, nous tenions des discussions. Et en 1962, 1963 et 1964, je militais avec beaucoup de zèle en faveur de la révolution cubaine. Je savais qu'il y avait des problèmes dans l'île mais j'avais l'impression qu'ils étaient peu importants et que les grands objectifs altruistes de la révolution étaient toujours en vigueur.

Mais tout ceci commença à changer en 1966. Certains d'entre vous se rappellent peut-être de la création des UMAP, les Unidades Militares de Ayuda a la Producción (Unités militaires d'aide à la production). Il s'agissait là d'un formidable euphémisme parce qu'en fait, les UMAP étaient des camps de concentration. Des camps de

concentration où des dissidents, des criminels de droit commun et des hommes et femmes homosexuels étaient enfermés ensemble. Et ce système donna lieu à des drames terribles à Cuba. Des jeunes se suicidèrent. Ce fut la première difficulté sérieuse sur les plans moral et politique que souleva en moi la révolution.

Lors de mes visites à Cuba, j'avais rencontré de nombreux auteurs et j'avais fait connaissance avec un groupe de jeunes écrivaines et écrivains qui avaient formé El Puente (Le Pont), une association de peintres, poètes, romanciers et dramaturges, tous de très jeunes gens. Tous étaient de vrais révolutionnaires qui s'identifiaient complètement avec la révolution, mais beaucoup d'entre eux étaient gais et ont donc été envoyés dans les camps de concentration; certains de ces jeunes s'y sont enlevé la vie. C'était tout à fait injuste et stupide, et cette persécution brutale des homosexuels était une chose que je ne pouvais comprendre.

C'est pourquoi j'ai écrit une lettre à Fidel Castro. Je n'avais pas rencontré Castro mais je lui ai écrit cette lettre, une lettre très personnelle lui expliquant que j'étais totalement confus, que je ne comprenais pas comment Cuba, l'île de la liberté, de la justice, pouvait engendrer quelque chose d'aussi injuste, d'aussi brutal. Et on m'invita à me rendre à Cuba avec un groupe d'autres écrivains qui avaient aussi envoyé des lettres exprimant leur confusion, tout comme moi, relativement aux événements survenus et à l'existence des UMAP.

Et ce fut la seule fois où j'ai eu une conversation avec Fidel Castro. À vrai dire, je n'ai eu aucune chance de converser avec lui mais j'ai été en sa présence pendant douze heures, de huit heures le soir jusqu'à huit heures le lendemain matin. Nous étions une douzaine d'écrivains et il nous était presque impossible de parler parce que, chaque fois que nous parvenions à placer quelques mots, nous étions aussitôt interrompus par cette force de la nature qui nous parla pendant douze heures avec grand dynamisme et un enthousiasme contagieux.

Nous avons quand même réussi à soulever la question des UMAP, à signaler à Castro que nous ne comprenions pas. Il répondit que la situation causait des difficultés, que les paysans avaient une peur terrible que leurs fils et leurs filles soient victimes de sévices perpétrés par les « enfermitos ». Les homosexuels étaient appelés « enfermitos » – gens malades – par la révolution. Et Castro nous parla de Che Guevara, qui était disparu; personne ne savait où il était. Castro évoqua les endroits où le Che pourrait peut-être enclencher une nouvelle révolution.

Ce fut fort impressionnant de voir Fidel Castro, de voir cette personnalité mythique – car il était déjà entouré d'un mythe partout dans le monde – mais je n'ai pas été convaincu. J'ai été impressionné, oui, mais pas convaincu par ce qu'il disait. Et j'ai ensuite commencé à me demander si je n'avais pas été leurré par mon propre enthousiasme, par mon désir qu'un socialisme empreint de liberté, un type différent de socialisme, se soit matérialisé et qu'il y soit parvenu en Amérique latine.

Ainsi débuta un processus par lequel je me suis distancié du socialisme, de mon enthousiasme envers Cuba. De nombreux épisodes furent importants dans mon cheminement. En Europe, c'était l'époque où des dissidents de l'Union soviétique, de la Pologne, de la Hongrie et de la Tchécoslovaquie commençaient à venir en Occident et à témoigner de l'existence du Goulag, d'un visage très différent du communisme.

Je fus très confus pendant plusieurs années, jusqu'à mon premier voyage en Union soviétique en 1966. Je venais de déménager de Paris à Londres et j'avais été invité en Union soviétique pour une quelconque commémoration de Pouchkine; j'y ai passé deux semaines. Ce fut la plus terrible déception politique de ma vie.

Je savais déjà que beaucoup, beaucoup de choses avaient mal tourné en Union soviétique mais je ne m'étais jamais attendu à y trouver un pays – et ceci me parut évident dès mes premiers jours là-bas – dans lequel je ne pourrais vivre sans devenir un dissident, être envoyé

dans un camp de concentration ou choisir l'exil. Et, durant mon séjour, je me souviens d'avoir été témoin du genre de discrimination qu'il y avait entre la nomenklatura, ces gens puissants qui détenaient un pouvoir politique, et les hommes et femmes ordinaires. Il y avait un large fossé entre eux, plus large encore qu'en Amérique latine. Si, par exemple, vous pouviez entrer dans un restaurant parce que vous aviez ce privilège, à cause de votre emploi, votre expérience de vie était fort éloignée de celle des pauvres qui faisaient la file des heures durant pour entrer dans des restaurants qui offraient à peine dix pour cent des plats de ceux où l'on pouvait payer en devises étrangères.

Tout ce que je vis, tout ce que j'entendis me causa une grande douleur. Je me souviens d'avoir parlé à un homme avec lequel l'union des écrivains m'avait mis en contact, un homme très aimable. Nous avons voyagé ensemble de Moscou à Leningrad et, tout au long de ce voyage en train, il me dit à quel point Leningrad était une ville merveilleuse, épatante et si riche culturellement parlant et combien il se sentait triste de vivre à Moscou. J'ai été assez naïf pour lui demander « mais pourquoi ne déménagez-vous pas à Leningrad? Pourquoi vivez-vous à Moscou? » Et je me souviens de la façon dont il me regarda, comme si j'étais un imbécile. Quelle question avais-je posée là!

J'ai découvert ensuite qu'il ne pouvait déménager de Moscou parce qu'on lui avait donné un appartement dans la capitale, de sorte qu'il était lié à cet appartement pour le reste de sa vie. Au cours de ce même voyage à Leningrad, j'ai appris que, si vous étiez russe, il vous fallait un visa pour vous rendre de Moscou à Leningrad. Vous ne pouviez déménager de Moscou, vous ne pouviez déménager de Leningrad, vous ne pouviez déménager d'aucune ville sans visa. Ainsi, chaque ville était aussi une sorte de camp de concentration.

J'ai demandé une entrevue avec le directeur de la Jeune Garde, la maison d'édition qui avait publié mon premier roman, ayant appris quelques semaines à peine avant mon invitation en Union soviétique que cette maison d'édition avait supprimé presque 40 pages de mon

livre. J'ai finalement été reçu par la directrice de la maison, une jeune femme aux yeux bleus, belle et très discrète. Et je lui ai fait toute une colère quand elle m'a reçu. Je lui ai dit « vous avez enlevé 40 pages de mon roman! Ce roman a été publié dans une dictature fasciste, l'Espagne de Franco, et on n'y a supprimé que huit phrases. Mais vous, vous avez coupé 40 pages! Sans demander ma permission! »

Elle écouta très sagement avant de répondre : « nous respectons vos idées mais vous devez comprendre qu'on ne peut perturber les lecteurs russes avec des choses comme celles que vous décrivez dans votre livre. Nous sommes très prudes en Russie. Nous n'acceptons pas de descriptions aussi explicites de relations sexuelles. C'est très offensant pour les familles, vous savez. Ici, un jeune couple ne pourrait se regarder dans les yeux après avoir lu des choses comme celles-là ». Je ne pouvais croire ce que j'entendais. Je lui ai dit « mais qui peut bien le savoir? Comment savez-vous cela? » Elle répondit : « tous mes conseillers littéraires sont des docteurs en philosophie de l'Université de Moscou ».

Après une telle histoire, j'ai décidé que je n'étais pas communiste, que je ne voulais pas que l'Amérique latine devienne communiste et que j'avais perdu mon temps, perdu des années à lire tout ce que j'avais lu sur le marxisme. Je me suis senti très seul et nu comme un ver. À un moment donné, j'ai parlé à un ami qui avait été prêtre et avait ensuite abandonné l'Église et nous nous sommes aperçus que nous avons vécu une expérience très similaire, lui après son départ de l'Église et moi après ma rupture avec le marxisme. Nous nous sentions vides, comme des zombies.

Je me suis donc mis à lire et j'ai pensé qu'il serait très important pour moi de lire des écrivains français que je n'avais pas lus. Je connaissais ces auteurs mais je les avais jugés trop repoussants avant. L'un d'eux était Raymond Aron. Ces années-là, il était très important de lire Raymond Aron, tout spécialement *L'opium des intellectuels*. Voilà un livre fantastique, un livre extraordinaire dans lequel toutes les illusions de la théorie marxiste sont décrites avec une connaissance, une élégance et, j'ajouterais, une neutralité remarquables. En même

temps, ce livre expliquait très lucidement pourquoi les écrivains, artistes et intellectuels étaient si attirés par le marxisme et pourquoi ils faisaient preuve d'un tel cynisme envers la démocratie et s'étaient mis à détruire – intellectuellement, théoriquement, philosophiquement – la culture de la liberté.

Un autre écrivain que je découvris ces années-là fut Jean-François Revel. Revel avait commencé très jeune. Il était brillant, très brillant et un peu plus jeune que la génération de Sartre. Il avait écrit un livre très impressionnant, *Pourquoi des philosophes*. Comme Aron, il s'était mis à publier des livres pour défendre la démocratie, défendre la tradition libérale et dénoncer, presque totalement seul, la tendance des classes littéraire et intellectuelle françaises à favoriser le marxisme et le socialisme radical.

Je pourrais mentionner une foule d'autres noms mais Aron et Revel ont été extrêmement importants; ce sont eux qui m'ont permis de rétablir la valeur du projet démocratique que j'avais méprisé jusque-là – comme, selon moi, la grande majorité des intellectuels de ma génération qui étaient persuadés que la démocratie était l'artifice de l'exploitation, qu'elle était purement formelle et qu'elle ne pourrait jamais enraciner la justice dans une société. Voilà comment je suis devenu démocrate – pas encore libéral, mais démocrate. Ou peut-être social-démocrate, quoique Revel faisait aussi une critique très sévère de la social-démocratie.

Survint alors l'affaire Padilla. Heberto Padilla, un poète très important à Cuba, avait pratiquement renoncé à la poésie, même si c'était sa véritable vocation, pour travailler au bien de la révolution. Convaincu que le temps n'était pas à la poésie mais uniquement à l'action, il était devenu un fonctionnaire très dévoué de la révolution cubaine; à un moment donné, il fut même vice-ministre du Commerce extérieur. Il était donc un révolutionnaire très engagé.

Néanmoins, à la fin des années 60, il se mit à critiquer les politiques culturelles de la révolution. Il écrivit un article qui parut, je crois, dans un journal universitaire et, aussitôt, une violente satire à son

endroit fut publiée dans toute la presse officielle de l'île. Lui et moi étions de très bons amis et j'ai été surpris de voir ce qui lui arrivait. La dernière fois que je suis allé à Cuba, je l'ai rencontré et il était complètement transformé. Il était pris de terreur et savait que quelque chose lui arriverait; l'atmosphère dans l'île était encore pire que ce que j'avais constaté lors de mes voyages précédents. La peur et la panique s'étaient répandues parmi les écrivains, poètes et journalistes. Tout le monde avait l'impression que quelque chose de très sérieux allait bientôt arriver à l'île. Effectivement, lorsque je suis retourné en Europe quelques semaines plus tard, Padilla fut emprisonné et accusé d'être un agent de la CIA.

En compagnie d'amis qui entretenaient plus ou moins les mêmes liens que moi avec Cuba, j'ai rédigé un manifeste, une lettre ouverte à Fidel Castro pour protester contre l'emprisonnement de Padilla et demander une explication, chercher à savoir ce qui arrivait. À notre grande surprise, Padilla fut libéré de prison dans une mise en scène publique durant laquelle il passa aux aveux, une sorte de répétition des pires faux procès des années 30 où des communistes très héroïques avaient admis avoir travaillé avec les nazis et contre la révolution. Cet événement provoqua une sorte de tremblement de terre partout en Amérique latine, tout particulièrement chez les intellectuels et les écrivains.

Nous avons donc écrit un autre manifeste que signèrent de très nombreux écrivains européens et américains qui appuyaient la révolution cubaine, ce qui suscita à partir de ce moment une sorte de division entre la révolution et les intellectuels, une partie importante de la classe intellectuelle. Sartre et Alberto Moravia ont signé ce manifeste. Pour moi, ce fut un geste très important parce qu'en dépit des attaques virulentes que la gauche dirigea contre moi dans toute l'Amérique latine, je me sentis tout à fait libre à compter de ce moment. J'avais retrouvé une sorte d'indépendance à laquelle j'ai décidé de ne plus jamais renoncer pour quelque cause que ce soit.

Depuis ce temps, j'ai combattu abondamment dans l'arène des idées pour soutenir la démocratie en essayant de démystifier cette

idée selon laquelle le socialisme, le collectivisme et l'étatisme sont des outils permettant d'établir une vraie liberté à l'intérieur d'une société. Cela paraît tout à fait évident aujourd'hui mais, dans les années 70, on pouvait très difficilement l'affirmer sans se faire accuser d'être un agent de la CIA ou à la solde des multinationales.

C'est aussi à cette époque que j'ai découvert le libéralisme. J'en ai fait la découverte par les livres, comme c'est l'habitude chez moi; tout ce qui m'est arrivé d'important dans la vie m'est venu des livres. J'ai commencé par lire Isaiah Berlin. Je ne sais pas comment je l'ai découvert, mais je le considère comme l'un des plus extraordinaires essayistes de notre temps. Originaire de Lettonie, où il est né en 1909, Berlin fut témoin de la révolution russe de 1917, émigra en Angleterre avec sa famille en 1921 alors qu'il avait 11 ans et devint un philosophe de très grande envergure.

C'est vraiment extraordinaire de lire les textes de Berlin parce que certaines idées qui sont profondément démocratiques – la tolérance, par exemple – y sont présentées de manière très vivante. On comprend ce que signifie la tolérance, comment elle prépare la civilisation, comment elle est nécessaire pour que nous coexistions sans nous entretuer pour des raisons religieuses ou politiques. Berlin était un démocrate et un libéral mais la plupart de ses livres et essais ne portent pas sur des penseurs démocrates ou libéraux. Ses écrits visent l'ennemi : les penseurs fascistes et communistes.

Le meilleur livre jamais écrit sur Marx est probablement celui d'Isaiah Berlin. Il essayait toujours de comprendre, sans mystification, ce que ses sujets avaient dit ou pensé, de comprendre qu'il y avait de bonnes intentions derrière leurs idées qui firent naître des monstruosité comme l'Union soviétique et la République populaire de Chine.

Je pense avoir vraiment assimilé les éléments essentiels du libéralisme. Le premier d'entre eux, bien sûr, est la tolérance. C'est admettre qu'on peut se tromper. Et admettre que l'adversaire pourrait avoir raison. Ce genre d'ouverture est, selon moi, la vertu essentielle du libéralisme et c'est la raison pour laquelle le libéralisme est le berceau

de la civilisation, de cette belle et merveilleuse chose que nous appelons civilisation. Je pense qu'Isaiah Berlin fait admirablement comprendre à quel point il est important de soumettre les idées à l'épreuve de la réalité plutôt que de faire l'inverse. Les idées devraient se montrer réalistes pour être considérées comme acceptables et authentiques. Autrement, il nous faudrait changer alors que nous ne pouvons changer la réalité. Nous ne pouvons changer la condition humaine, mais nous pouvons changer les idées. Cela, on l'apprend en lisant Isaiah Berlin.

Et tout de suite après avoir lu Isaiah Berlin, j'ai découvert Karl Popper qui, d'après moi, est le penseur politique le plus important des temps modernes. Quand j'ai lu *La société ouverte et ses ennemis*, je l'ai lu dans un état de transe comme lorsque j'avais lu *Ulysse* de Joyce ou *Les Misérables* de Victor Hugo. J'ai senti que je comprenais quelque chose que j'avais eu jusque-là en moi mais d'une manière très confuse. Et ce quelque chose, c'était que l'idée de répression, de système totalitaire – cette idée que la vie peut être entièrement contrôlée par les puissants, du berceau jusqu'à la tombe – était l'idée la plus ancienne de notre histoire. Popper commençait par la Grèce, par Platon, pour démontrer que l'idée tirait son origine de là. Platon, l'homme le plus intelligent de son temps, avait posé tous les fondements du totalitarisme.

Telle est donc la plus vieille tradition de l'histoire humaine. Un jour, la civilisation a commencé à se développer et à contester cette tradition. Voilà comment a débuté la civilisation qui, fondamentalement parlant, est une idée de coexistence dans la diversité. Il nous faut coexister dans la diversité. C'est le seul moyen par lequel nous pouvons réduire la violence qui réside en nous tous, dans tous nos instincts, dans toutes les passions qui sont inséparables de la condition humaine.

Je pense que *La société ouverte et ses ennemis* est le livre essentiel pour comprendre ce que signifie la liberté et apprécier l'importance capitale de la liberté si nous voulons réaliser quelque progrès que ce soit à quelque niveau de l'existence : dans le domaine économique,

bien sûr, en politique, bien sûr, en culture, bien sûr, et en religion, bien sûr. Nous devons accepter cette coexistence dans la diversité. Lorsque ces idées ont commencé à prendre racine dans le monde occidental, celui-ci a soudainement changé et la vie a changé de manière inattendue. Et ce qui constituait le plus important héritage de notre passé – violence, abus, crimes – a commencé à régresser.

Je pourrais m'étendre sur cette question pendant des heures mais je n'ajouterai qu'un point qui, d'après moi, est fort important. Ce qui m'est arrivé – ce qui est arrivé, selon moi, à beaucoup d'écrivains, d'artistes et d'intellectuels de ma génération, non seulement en Amérique latine mais partout dans le monde – est aussi en train d'arriver à l'Amérique latine.

Si j'avais eu à parler de l'Amérique latine il y a 20 ans, mon discours aurait été très pessimiste. J'étais très pessimiste à l'époque. Maintenant, je ne le suis pas. Je pense que l'Amérique latine, comme j'ai fait moi aussi, avance par tâtonnements dans la bonne direction. Pour le comprendre, il est très important de comparer l'Amérique latine non pas à l'idéal – puisqu'elle est évidemment très loin de l'avoir atteint, comme tous les pays du monde – mais à ce qu'elle était il y a 30 ou 40 ans.

Qu'était l'Amérique latine il y a 40 ans? Un continent de gouvernements militaires, brutal et corrompu. C'était un coin du monde où les idées les plus florissantes étaient liées au marxisme, au socialisme, à la révolution. Les jeunes idéalistes étaient-ils des démocrates? Aucunement. Ils étaient des révolutionnaires. Ils ne croyaient pas que le cadre démocratique permettait de combattre avec succès la pauvreté et l'injustice sociale. Ils estimaient que le socialisme était la bonne solution à ces problèmes.

Qu'en est-il maintenant en Amérique latine? Ces idées sont complètement dépassées. Même les gens qui se croient encore socialistes, étatistes et collectivistes vivent leur vie exactement à

l'inverse. Et ceci pousse l'Amérique latine vers les bonnes idées. Combien comptons-nous actuellement de dictatures militaires en Amérique latine? Aucune. Il y a à Cuba une dictature très brutale qui dure depuis 53 ans mais Cuba constitue-t-elle encore un modèle pour les jeunes idéalistes latino-américains? D'aucune façon. Je dirais que la révolution cubaine n'a pas d'adeptes. On voit des individus très isolés et souvent opportunistes qui se portent encore à la défense de la révolution cubaine. Mais même les partis gauchistes d'Amérique latine prennent un certain recul car ils savent que le modèle cubain a substitué l'horreur à l'attraction magique que Cuba exerçait autrefois.

Cuba compte encore la même nomenklatura, qui est très vieille; c'est un pays qui constitue un échec complet, total, absolu. Dans ce triste pays, la majorité de la population semble avoir pour objectif premier non pas de combattre, mais de fuir! De fuir, même au risque d'affronter les requins de la mer des Caraïbes, pour entrer aux États-Unis. Quelle triste, *triste* image offre un pays dont les habitants demandent de déguerpir! D'abandonner la patrie.

Le Venezuela peut-il être un modèle pour les peuples d'Amérique latine? Le pays est si riche que ses habitants pourraient avoir le même niveau de vie que les peuples les mieux nantis du monde. Mais voyez ce qui lui est arrivé. L'inflation fait rage – c'est maintenant une hyperinflation – et l'économie s'est effondrée d'une manière invraisemblable. Ce pays parmi les plus riches en pétrole ne produit maintenant que le tiers de ce qu'il produisait il y a 20 ans.

Et quel résultat ont donné toutes les nationalisations d'entreprises? La chute de ces mêmes entreprises. Voilà pourquoi l'opposition n'a cessé de prendre de l'ampleur; elle a probablement remporté les dernières élections sauf que celles-ci étaient truquées, bien entendu. Mais comment un pays en pareille difficulté peut-il encore être un modèle d'avenir pour des idéalistes? Je pense plutôt qu'il s'agit d'un anachronisme et d'une situation qui se résorbera un jour, prochainement espérons-le.

En revanche, nous avons des pays comme le Chili, la Colombie, le Pérou, le Brésil et le Mexique qui progressent parce qu'ils ont adopté la démocratie politique – ce sont des démocraties imparfaites, bien entendu, mais quand même des démocraties politiques – et l'économie de marché. On travaille à moderniser l'économie, à ouvrir l'économie.

L'Uruguay constitue un cas très intéressant. Comme vous le savez, le gouvernement du pays est très gauchiste. Son président, Mujica, fut un terroriste dans sa jeunesse et a passé de nombreuses années en prison pour avoir placé des bombes. Bon, il a remporté la présidence lors d'élections libres et que fait-il maintenant qu'il est au pouvoir? Que font-ils, lui et ses camarades? A-t-il détruit la démocratie? Pas une institution démocratique n'a souffert sous son gouvernement. A-t-il nationalisé des entreprises? Aucune! Et, à l'heure actuelle, l'Uruguay dispose probablement des lois les plus invitantes pour ce qui est d'attirer les investisseurs étrangers. Des entrepreneurs que la victoire de Mujica avait terrifiés sont maintenant très heureux avec lui. Et des entrepreneurs argentins veulent désespérément s'enfuir en Uruguay!

Pour la première fois de notre histoire, nous avons un gouvernement gauchiste qui pratique la démocratie et qui fait la promotion de la liberté économique. Ce gouvernement a compris qu'un seul modèle permet de lutter contre la pauvreté, d'encourager le développement. Voici ce qui est en train d'arriver en Uruguay et qui arrive peu à peu partout ailleurs en Amérique latine. Voilà pourquoi j'estime que ce qui m'est arrivé au cours des 40 ou 50 dernières années est aussi en train d'arriver à l'Amérique latine.

Bien sûr, l'histoire n'est pas écrite, elle est toujours en train de se faire. Et ce qui arrivera ne sera pas le produit, malgré ce qu'en pensent les marxistes, de certaines règles qui, à l'instar des lois de la physique, pousseraient les pays dans une direction ou une autre. Non. Nous avons ici affaire à un phénomène humain, à quelque chose qui dépend des comportements humains, de l'électorat, des citoyens ordinaires.

Il en est ainsi parce que des citoyens ordinaires, des électeurs et des partis politiques se sont mis à adopter – parfois avec enthousiasme, parfois avec résignation – l’idée selon laquelle le seul moyen pour vraiment bâtir un pays moderne et créer une société civilisée où la violence est réduite au minimum est d’accepter la culture démocratique, d’accroître la tolérance et de promouvoir la liberté à tous les niveaux de la société. C’est ce qui est en train d’arriver et c’est pourquoi il est maintenant possible d’envisager avec optimisme l’avenir de l’Amérique latine.

Évidemment, la situation est encore incertaine et nous avons l’obligation d’agir. Si nous estimons que ce qui arrive est important pour nous tous, nous devrions tous essayer par un moyen ou un autre d’entraîner l’Amérique latine dans cette direction. À tout le moins, nous savons maintenant que cela est possible, que l’Amérique latine n’est pas condamnée à demeurer sous-développée à jamais, à être un continent brutal où les injustices prévalent sur la justice. Un mot magique, le mot « libéral », a commencé à prendre racine en Amérique latine. Espérons qu’il y sera adopté pour de bon.

Livres mentionnés par Mario Vargas Llosa pendant son discours

- Jan Valtin, *La noche quedó atrás* (*Sans patrie ni frontières*)
- Georges Politzer, *Principios elementales de filosofía* (*Principes élémentaires de philosophie*)
- André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*
- André Gide, *Les nourritures terrestres*
- George Orwell, *Hommage à la Catalogne*
- Raymond Aron, *L'opium des intellectuels*
- Jean-François Revel, *Pourquoi des philosophes*
- Isaiah Berlin, *Karl Marx : sa vie, son oeuvre*
- Karl Popper, *La société ouverte et ses ennemis*
- James Joyce, *Ulysse*
- Victor Hugo, *Les Misérables*

Autres auteurs mentionnés : Vladimir Lénine, Karl Marx, Heberto Padilla, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Alberto Moravia.

Bibliographie

Fiction

- 1959 – *Los jefes* (*Les Caïds*, dans *Les Chiots*, suivi de *Les Caïds*)
- 1963 – *La ciudad y los perros* (*La Ville et les Chiens*)
- 1965 – *La casa verde* (*La Maison verte*)
- 1967 – *Los cachorros* (*Les Chiots*, dans *Les Chiots*, suivi de *Les Caïds*)
- 1969 – *Conversación en La Catedral* (*Conversation à la cathédrale*)
- 1973 – *Pantaleón y las visitadoras* (*Pantaleón et les visiteuses*)
- 1977 – *La tía Julia y el escribidor* (*La tante Julia et le scribouillard*)
- 1981 – *La guerra del fin del mundo* (*La Guerre de la fin du monde*)
- 1984 – *Historia de Mayta* (*Histoire de Mayta*)
- 1986 – *¿Quién mató a Palomino Molero?* (*Qui a tué Palomino Molero ?*)
- 1987 – *El hablador* (*L'Homme qui parle*)
- 1988 – *Elogio de la madrastra* (*Éloge de la marâtre*)
- 1993 – *Lituma en los Andes* (*Lituma dans les Andes*)
- 1997 – *Los cuadernos de don Rigoberto* (*Les Cahiers de don Rigoberto*)
- 2000 – *La fiesta del chivo* (*La Fête au bouc*)
- 2003 – *El paraíso en la otra esquina* (*Le Paradis – un peu plus loin*)
- 2006 – *Travesuras de la niña mala* (*Tours et détours de la vilaine fille*)
- 2009 – *Un Rasta à Berlin*
- 2009 – *Comment j'ai vaincu ma peur de l'avion*
- 2010 – *El sueño del celta* (*Le rêve du Celte*)
- 2013 – *El héroe discreto*

Autobiographie

- 1993 – *El pez en el agua: memorias* (*Le Poisson dans l'eau*)

Essais

- 1958 – *Bases para una interpretación de Rubén Darío*
- 1969 – *Carta de batalla por Tirant lo Blanc*
- 1971 – *García Márquez: historia de un deicidio*
- 1971 – *La historia secreta de una novela*
- 1972 – *El combate imaginario: las cartas de batalla de Joanot Martorell*
(avec Martin de Riquer)
- 1973 – *García Márquez y la problemática de la novela*
- 1975 – *La orgía perpetua: Flaubert y Madame Bovary (L'Orgie perpétuelle : Flaubert et Madame Bovary)*
- 1978 – *José María Arguedas, entre sapos y halcones*
- 1983, 1986, 1990 – *Contra viento y marea (Contre vents et marées)*
- 1985 – *La cultura de la libertad, la libertad de la cultura*
- 1990 – *La verdad de las mentiras: ensayos sobre la novela moderna (La Vérité par le mensonge)*
- 1994 – *Desafíos a la libertad*
- 1994 – *Literature and Freedom*
- 1996 – *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo (L'Utopie archaïque : José María Arguedas et les fictions de l'indigénisme)*
- 1997 – *Cartas a un joven novelista (Lettres à un jeune romancier)*
- 2001 – *El lenguaje de la pasión (Le Langage de la passion : Chroniques de la fin du siècle)*
- 2001 – *Literatura y política*
- 2003 – *Diario de Irak*
- 2004 – *Un demi-siècle avec Borges*
- 2004 – *La tentación de lo imposible: Víctor Hugo y Los miserables (La Tentation de l'impossible : Victor Hugo et Les Misérables)*
- 2006 – *Diccionario del amante de América Latina (Dictionnaire Amoureux de l'Amérique latine)*
- 2006 – *Israel/Palestina: paz o guerra santa*
- 2007 – *El Pregón de Sevilla (Introduction de Los Toros)*
- 2009 – *El viaje a la ficción, ensayo sobre Juan Carlos Onetti (Voyage vers la fiction : Le Monde de Juan Carlos Onetti)*

- 2011 – *Sables y utopías: visiones de América Latina*
(*De sabres et d'utopies : Visions d'Amérique latine*)
- 2012 – *La civilización del espectáculo* (*La civilisation du spectacle*)

Théâtre

- 1952 – *La huida del inca*
- 1981 – *La señorita de Tacna* (*La demoiselle de Tacna*)
- 1983 – *Kathie y el hipopótamo* (*Kathie et l'Hippopotame*, dans *Kathie et l'Hippopotame*, suivi de *La Chunga*)
- 1986 – *La Chunga* (*La Chunga*, dans *Kathie et l'Hippopotame*, suivi de *La Chunga*)
- 1993 – *El loco de los balcones* (*Le Fou des balcons*)
- 1996 – *Ojos bonitos, cuadros feos*
- 2006 – *Obra reunida: teatro*
- 2007 – *Odiseo y Penélope*
- 2008 – *Al pie del Támesis*
- 2010 – *Las mil y una noches*



Mario Vargas Llosa prononce un discours dans le cadre de la Série de conférences George Lengvari Sr. devant un auditoire de l'Institut économique de Montréal le 16 octobre 2013.

Mario Vargas Llosa delivers a speech on the occasion of the George Lengvari Sr. Lecture Series before an audience of the Montreal Economic Institute on October 16, 2013.

Mario Vargas Llosa dando una conferencia con ocasión del ciclo de conferencias George Lengvari Sr. ante una audiencia en *Institut économique de Montréal* el 16 de octubre 2013.





George F. Lengvari Jr., principal commanditaire de l'événement, Mario Vargas Llosa et Michel Kelly-Gagnon, président de l'Institut économique de Montréal.

George F. Lengvari Jr., main sponsor of the event, Mario Vargas Llosa and Michel Kelly-Gagnon, President of the Montreal Economic Institute.

George F. Lengvari Jr., principal auspiciador del evento, Mario Vargas Llosa y Michel Kelly-Gagnon, Presidente de *Institut économique de Montréal*.



Mario Vargas Llosa



(With his wife, Patricia)

My Intellectual Journey: From Marxism to Liberalism

This speech was delivered on the occasion of the George Lengvari Sr. Lecture Series. It was improvised in English on the basis of notes, then transcribed, edited and translated into French and Spanish to make this booklet.

Montreal Economic Institute
October 16, 2013

Foreword

Mario Vargas Llosa is one of the greatest writers of our time. His collection of novels earned him the 2010 Nobel Prize in Literature. He is also an essayist and a thinker who was deeply involved in the politics of his home country, Peru. Through the decades, he has expressed himself on a variety of issues and controversies affecting Latin America and the world, from the Cuban Revolution in the early 1960s to the impact of globalization on national cultures in the 2000s.

On October 16, 2013, Mr. Vargas Llosa was the guest of honour and keynote speaker for the Montreal Economic Institute's George Lengvari Sr. Lecture Series. This visit was organized with the collaboration of the Atlas Network in Washington, where Mr. Vargas Llosa is a Templeton Leadership Fellow. He spoke eloquently and with great conviction about his intellectual journey from Marxism to liberalism. It was without a doubt one of the most memorable events in the history of our organization. Incidentally, Mario Vargas Llosa had a very positive influence on me personally at a key moment in my intellectual development, while I was in my early twenties.

They say that ideas rule the world. In the 20th century, many thinkers and activists succumbed to the siren song of communism, with the horrible consequences that we know. In his account, Mr. Vargas Llosa explains how, through his disillusionment and his questioning, he discovered another vision, one of liberty, tolerance and democracy. Because these ideas were finally adopted in Latin America, it is now possible, he says, to be optimistic about the future of this part of the world.

Given the importance and influence of the speaker, the Montreal Economic Institute wanted to make the content of this conference available to as many people as possible. This small booklet contains a slightly modified version of Mario Vargas Llosa's talk. A video recording of the conference can also be viewed on our website (<http://www.iedm.org/46367-mario-vargas-llosa>).

May you enjoy his words, and especially the ideas behind them!

Michel Kelly-Gagnon
President, Montreal Economic Institute

My Intellectual Journey: From Marxism to Liberalism

The story of my intellectual journey from Marxism to liberalism is of course a very long one, but I shall try to condense it to more modest proportions.

In the 1950s, when I was 14, 15, 16 years old, I discovered that Latin American countries were suffering under military dictatorships; that social problems were really enormous, because of the enormity of social and economic inequality; that in our countries not justice but injustice prevailed, because of the brutal exploitation of the poor by various small groups of privileged people; that prejudice and racism were everywhere you looked.

As a Peruvian and a Latin American who had discovered social problems, it was very difficult, in an environment like that, when you are young and when you are rebellious and when you want to change everything, not to be pushed toward radicalism, toward extremism, toward something that seems to be the antipode of this situation. And that was of course Marxism, communism, socialism.

How I became a communist had a lot to do with a certain book that was very important to me. I had been a voracious reader ever since I learned how to read. That was when I was five years old, and my life changed completely. I discovered a kind of magical artifact that enriched my life in a fantastic way. And when I was in my last years of school, I read a book by a German communist—former communist, actually, because he finally broke with the communists—by the name of Jan Valtin. It was called *La noche quedó atrás* (*Out of the night*) and it was his autobiography.

I read it with an enormous enthusiasm. He was a German communist who of course lived underground during the 1930s, during the Nazi period. And of course, his life was so adventurous, and I became completely infatuated with the kind of person that he was, at least in the testimony that he gave in his book: a man totally committed to

universal equality and solidarity with the victims of a brutal, racist regime; fighting underground, investing heroism, great courage, and moral conviction in the fight for a better society, for a better country, for a better world.

Peru was living under a dictatorship at the time. In 1948, General Odría had led a military coup, and the democratic president who had held power for three years, Bustamante y Rivero, had been ousted and expelled from the country. This had caused much frustration and indignation among the members of my mother's family because they were very democratic, and also because the defeated and exiled president was a relative of ours. So the democratic environment in which I spent my adolescence had a lot to do with the kind of person I became.

When I finished school, my middle-class family wanted very much for me to enter the Catholic University, which was at that time the university to which middle-class boys went. But I decided not to go to the Catholic University, but to go instead to San Marcos, the national university, the popular university. I wanted to be there because the "cholos," the mixed-race Peruvians and the Amerindians were there, not in the Catholic University, and also because of the anti-conformist tradition of this university, which had always been mobilized against dictators and which was very radical in its political attitudes. And I wanted to enter San Marcos because I wanted to become a communist. And I was convinced that probably, this was the way to reach this invisible communist party that I was sure existed, but that nobody saw.

In 1952, there had been a strike against the government in San Marcos, and the university had been decimated by repression. Many teachers and students were either in prison or in exile, and the two leftist parties that survived, more or less, of course were underground: the Apristas, who formed the largest leftist party in Peru, and the communists, who were very, very few in number. Well, I become a member of this party, which was called El Grupo

Cahuide, “Cahuide” after an Inca hero who fought against the Spaniards.

And there were really very few of us, but we were very Stalinist. Really very dogmatic and sectarian, and we studied Marxism in underground circles, of course. We read Lenin, we read Marx. We read, and we learned practically by heart, a book called *Principios elementales de filosofía* (*Elementary Principles of Philosophy*) by Georges Politzer, and everything was so clear: what was black, what was white, what was right and wrong. But in spite of my commitment to El Grupo Cahuide and to the Marxist ideas that I learned in this romantic underground way, I think I had something that allowed me to remain at least somewhat critical of the Marxist dogma that gripped Peruvian communists in those years. And this was my reading of the French thinkers and philosophers. Those were the years of existentialism: Sartre, Camus, and Merleau-Ponty had a great deal of influence all over Latin America, and they had a profound effect on the kind of commitment of artists, writers and intellectuals to radical causes.

Sartre was never an orthodox Marxist, but he was very close to Marxism. He said that he accepted historical materialism, but rejected philosophical materialism, which he considered mechanistic, and he was partially critical of communism. And I was a great follower of Sartre. I read everything, even the books that I didn't understand, from beginning to end. And because of my enthusiasm with Sartre, Camus, and Merleau-Ponty, my comrades and I had ferocious discussions.

And I remember one day when we were discussing André Gide. Gide was hated by communists all over the world, because he had written this book against the Soviet Union after a visit, *Retour de l'U.R.S.S.* (*Return From the USSR*). I was enthusiastic because I had very much enjoyed *Les nourritures terrestres* (*The Fruits of the Earth*). Très beau. And I remember very well how suddenly, a comrade looked at me very seriously and said to me, “Mario, you are subhuman.” My God! I am subhuman because I liked Gide!

So I couldn't remain with the communists much longer. They were really extremely dogmatic and I felt imprisoned in something that I couldn't share 100%. So I broke with the Grupo Cahuide, but I remained a left-winger, following Sartre's ideas mostly, and Merleau-Ponty's ideas. And then suddenly, in 1959, the Cuban Revolution defeated Batista and the Barbudos entered Havana.

You can't imagine the effect that the Cuban Revolution had all over Latin America, particularly among young people. We were injected with an intense kind of enthusiasm. For many, many Latin Americans like myself who felt that they were very leftist but couldn't be communist because of the dogmatism, because of the very limited kind of vision that the communists have, the idea that something that was very radical—a radical transformation of society, but without the kind of mental obtuseness of the communists—could be possible was something that gave us the idea, an idea that rapidly became a myth, that the Cuban Revolution was something absolutely new, not only in the Latin American world, but also in the radical and socialist world. We really believed what Fidel Castro was saying, what Che Guevara was saying at the beginning of the revolution: that Cuba, revolutionary Cuba, represented socialism with freedom.

Well, in 1962, as you know, there was the Cuban Missile Crisis in October, which was a very serious event. At that time, I was working as a journalist in France, in French radio and television, and I had been sent to Mexico to cover a very important French exhibition there, and they sent me to Cuba when the crisis started between Khrushchev, Kennedy, and Fidel Castro. And that was the first time I went to Cuba.

It was very moving. The whole island was mobilized against this American invasion that seemed to be imminent. There was an atmosphere that reminded me of what George Orwell had written in his book about Catalonia, about the impression that he had had when he arrived in Barcelona as a volunteer fighting for the

Republic. What he saw was solidarity, equality, generosity, a world that was moved by principles, by very altruistic kinds of feelings. That was the impression that I had from Cuba in October of 1962.

Of course, this impression was very superficial. There were already very serious problems, but they were completely disfigured or minimized, because the major, major problem was the possibility that Cuba would be invaded by the United States. I met some people. I had already published, so I was a more or less well-known writer, and I was invited to become a member of an international committee for the Casa de las Américas, which was a cultural institution of the revolution.

And so, because I was member of this committee, during the 60s, I went to Cuba five or six times. We had meetings, we had discussions. And in 1962, 1963, and 1964, I was very militant, in favour of the Cuban Revolution. I knew that there were problems, but my impression was that they were minor problems, and that the essential altruistic goals of the revolution were still there.

But all this started to change in 1966. Maybe some of you remember the creation of the UMAPs, Unidades Militares de Ayuda a la Producción (Military Units to Aid Production). That was a fantastic euphemism. Actually, the UMAPs were concentration camps. Concentration camps in which dissidents, common criminals, and male and female homosexuals, were put together. And this produced terrible dramas in Cuba. Young people committed suicide. It was the first serious moral and political problem that I had with the revolution.

In my visits to Cuba, I had met many writers, and I knew a young group of writers, male and female, which had organized El Puente (The Bridge), an association of painters, poets, novelists, playwrights, all very young people. And all of them were real revolutionaries who identified completely with the revolution. But many of them were gay, and so they were sent to these concentration camps, and some

of them committed suicide. Well, it was very unjust and stupid, and this brutal persecution of homosexuals was something that I could not understand.

So I wrote a letter to Fidel Castro. I hadn't met Fidel Castro, but I wrote a letter, a very personal letter saying that I was totally confused, that I did not understand how Cuba, the island of freedom, of justice, could produce something so unfair, so brutal. And I was invited to go to Cuba with a group of other writers who had also sent letters saying that they were confused, like myself, by what had happened, by these UMAPs.

And this is the only time that I had a conversation with Fidel Castro. Well, it was impossible to have a conversation with Fidel Castro, but I was with him for twelve hours, from eight in the evening until eight in the morning. We were a dozen writers, and it was practically impossible to talk, because any time you managed to get a few words in, you were immediately stopped by this force of nature who, for twelve hours, spoke with such dynamism, with such contagious enthusiasm.

But we managed to bring up the UMAPs, to express the fact that we did not understand. He said that there were problems, that the peasants were so terrified that their sons and daughters might be abused by the "enfermitos." Homosexuals were called enfermitos by the revolution. The sick people. And he talked about Che Guevara. Che Guevara had disappeared. Nobody knew where he was. He talked about possible places where Che Guevara might be starting a new revolution.

It was very impressive to see Fidel Castro, to see this mythic person, because he was already surrounded by myth all around the world. But I was not convinced. I was impressed, but I was not convinced by what he said. And then I started to wonder if I had not been fooled by my own enthusiasm, by my own wishes that socialism with freedom, a different kind of socialism, had materialized, and materialized in Latin America.

This began a process in which I was taking distance from socialism, from my enthusiasm with Cuba. There were many episodes which were very important for me. In Europe, those were the years when dissidents from the Soviet Union, from Poland, from Hungary, from Czechoslovakia, started to come to the Western world, and provide testimonies about the Gulag, about a very different face of communism.

I was very confused for several years, until 1966 when I went to the Soviet Union for the first time. I had just moved from Paris to London, and I was invited to the Soviet Union to some commemoration of Pushkin, and I spent two weeks there. It was the most terrible political disappointment that I have had in my life.

I already knew that there were many, many things that went wrong in the Soviet Union, but I had never expected to see a kind of country in which—and this was obvious from my first days there—I couldn't live without becoming a dissident, without being sent to a concentration camp, or choosing exile. And I remember during those days when I saw the kind of discrimination that existed between the nomenklatura, the powerful people with political power, and the common men and women. There was such a distance, greater even than in Latin America. If you could enter a restaurant, for example, because you had this privilege, because of your job, your experience was so far removed from the experience of these poor people that were hours and hours queuing to enter restaurants in which there were barely ten percent of the things that you had in a restaurant in which you could pay with foreign currency.

Everything I saw, everything I heard, was so painful. I remember a conversation with a man with whom the writer's union had put me in touch, a very kind person. We travelled together from Moscow to Leningrad, and during the whole trip by train, he was telling me about marvellous Leningrad, and about how wonderful the city was, how its culture was so rich, and how sad he was to be living in Moscow. And I was stupid enough to ask him, "But why don't

you move to Leningrad? Why are you living in Moscow?” And I remember the way he looked at me, as if I was a fool. What kind of question was that?

And then I discovered that he couldn't move from Moscow because he had been given an apartment in Moscow, so he was attached to this apartment for the rest of his life. And during this same journey to Leningrad, I discovered that if you were a Russian, you needed a visa to go from Moscow to Leningrad. You couldn't move out of Moscow, you couldn't move out of Leningrad, you couldn't move out of any city without a visa. So each city was a kind of concentration camp, too.

I asked for an interview with the director of the Young Guard, the publishing house that had published my first novel, and I had discovered just a few weeks before my invitation to the Soviet Union that this publishing house had cut almost 40 pages from my book. I was finally received by the director of this publishing house, a young lady, beautiful, very discreet, with blue eyes. And I was so furious when I was received by her. I said to her, “You have cut 40 pages from my novel! My novel was published in a fascist dictatorship, Franco's Spain, and they cut only eight sentences. And you have cut 40 pages! Without asking my permission!”

She listened, very quietly. Then she said, “We respect your ideas, but you must understand, the Russian reader cannot be vexed by the kinds of things that you write about in your book. We are very prudish in Russia. We don't accept such explicit descriptions of sexual relations. It's very offensive to families, you know. A young couple couldn't look each other in the eye after reading things like that.” I couldn't believe what I was hearing. I said, “But who knows this? How do you know this?” And she told me, “All my literary advisors are PhDs from Moscow University.”

So, after that, I decided that I was not a communist, and that I didn't want Latin America to become communist, and that I had been

wasting my time, wasting years reading all that I had been reading about Marxism. And I felt very alone and very naked. At one point, I talked with a friend of mine who had been a priest and then abandoned the Church, and we decided that we had experienced something very similar, after he left the Church and after I left Marxism. We felt empty, like zombies.

So I started to read, and this was so important for me, so important, to read, in France, writers that I hadn't read. I had known that they existed, but they had been too repellent for me. One of them was Raymond Aron. Reading Raymond Aron in those years was so important, especially *L'Opium des intellectuels* (*The Opium of the Intellectuals*). A fantastic book, an extraordinary book, in which all the illusions of Marxist theory were described with such knowledge and elegance and, I would say, neutrality. And at the same time, this book was such a lucid explanation of why writers, artists, and intellectuals were so attracted to Marxism, why they were so cynical about democracy and had been destroying—intellectually, theoretically, philosophically—the culture of freedom.

Another writer I discovered in those years was Jean-François Revel. Jean-François Revel had started very young. He was a brilliant man, a very brilliant man. A bit younger than the generation of Sartre. He had written a very impressive book, *Pourquoi des philosophes*. And then, like Raymond Aron, he had been publishing books in defense of democracy, in defense of the liberal tradition, and fighting, in near-total solitude, the orientation of the French literary and intellectual classes toward Marxism and toward radical socialism.

I could mention many other people, but Raymond Aron and Jean-François Revel were extremely important and allowed me to revindicate the democratic idea, which in previous years I had despised—as I think the great majority of intellectuals of my generation had done, convinced that democracy was the mask of exploitation, that it was purely formal, and that it was impossible that through democracy, justice could be rooted in societies. This

was how I became a democrat—not a liberal yet, but a democrat. Maybe a social democrat, although Revel was also very critical of social democracy.

And then came the Padilla affair. Heberto Padilla had been a very important poet in Cuba, a poet who had practically abandoned poetry, in spite of poetry being his real vocation, to work for the revolution. He was convinced that there was no time for poetry, but only for action. And he became a very committed civil servant of the revolution. He was even for a while Vice Minister of Exterior Commerce. So he was a very committed revolutionary.

But in the late 60s, he started to criticize the cultural policies of the revolution. And he wrote an article that was published in, I think, a university journal, and immediately, there appeared a brutal satire of Heberto Padilla in all the official press of the island. We were very good friends with Padilla, and I was surprised with what was happening with him. The last time that I went to Cuba, I met Padilla, and he was completely transformed. He was terrified and he knew that something would happen to him, and it was an atmosphere that was even worse than what I had found in my previous travels to Cuba. There was fear, there was panic among writers, poets, journalists. Everybody had the impression that something very, very serious was about to happen to Cuba. And indeed, when I returned to Europe a few weeks later, Padilla was sent to prison and accused of being a CIA agent.

So I, along with a group of friends who had more or less the same connection as I had to Cuba, wrote a manifesto, an open letter to Fidel Castro protesting the imprisonment of Padilla and asking for an explanation, asking what was happening. And to our big surprise, Padilla was released from prison in a public act in which he made a confession, a kind of repetition of the worst fake trials of the 30s in which very heroic communists confessed that they had been working with the Nazis and against the revolution. That produced a kind of earthquake all over Latin America, and particularly among intellectuals and writers.

So we wrote another manifesto, which was signed by many, many European and American writers who had been supporting the Cuban Revolution, creating a kind of division from that point on between the revolution and the intellectuals, a substantial part of the intellectual class. Sartre and Alberto Moravia signed this manifesto. For me it was very, very important, because although I was attacked viciously by the left all over Latin America, I felt from that moment on totally free. I recovered a kind of independence that I decided I would never again give up for any cause.

And since then, I have been fighting very much in the domain of ideas, in favour of democracy, trying to demystify this idea of socialism, of collectivism, of statism as an instrument for creating a real kind of freedom in a society. Something that is quite obvious today, but in the 1970s was very difficult to maintain without being accused of also being a CIA agent, or of being paid by the multinationals.

But in those years also, I discovered liberalism. I discovered liberalism through books, as usual in my life. Every important thing that has happened to me in my life has been through books. I first read Isaiah Berlin. I don't know how I discovered Isaiah Berlin. I think he is one of the most extraordinary essayists of our times. He was born in Latvia in 1909 and witnessed the Russian Revolution of 1917. His family moved to England in 1921, when he was 11. And he became a very important philosopher.

Reading Isaiah Berlin is really extraordinary because certain ideas, which are profoundly democratic—like tolerance, for example—become so vivid. You understand what tolerance means, how tolerance means civilization, how tolerance is necessary for us to coexist without killing each other, for religious or political reasons. He was a democrat, and he was a liberal, but most of his books, his essays, are not about democratic thinkers or liberal thinkers. They're about the enemy: fascist and communist thinkers.

Probably the best book that has ever been written about Marx was written by Isaiah Berlin. He was always trying to understand, without mystifying, what these thinkers said or what they thought, trying to understand that there were good intentions behind the ideas that they promoted and that produced monsters like the Soviet Union and the People's Republic of China.

I think I really absorbed the essential ingredients of liberalism. The first one of course is tolerance. Admit the possibility of being in error. And admit the possibility that the other side may be right. This kind of openness is, I think, the essential virtue of liberalism, and that is the reason why liberalism is the roots of civilization, of this beautiful, marvelous thing that we call civilization. I think Isaiah Berlin is fantastic for understanding how important it is for ideas to be submitted to the test of reality and not the other way around. Ideas should prove that they are realistic in order to be acceptable and authentic. Otherwise we must change, but we cannot change, reality. We cannot change the human condition. But we can change ideas. And this is something that you learn from reading Isaiah Berlin.

And immediately after reading Isaiah Berlin, I discovered Karl Popper, who I think is the most important political thinker of modern times. When I read *The Open Society and Its Enemies*, I read it in a state of trance, as I had read *Ulysses* by Joyce, or *Les Misérables* by Victor Hugo. I felt that I was understanding something that until then had been there but only in a very confused way. And that was that this idea of repression, of totalitarian systems, this idea that life can be controlled entirely by the powerful, from the cradle to the grave, this was the most ancient idea in history. Popper started with Greece, with Plato, saying that it started there. He was the most intelligent man of his time, and he created all the basic foundations for totalitarianism.

So this is the oldest tradition in human history. And civilization one day started to develop and started to challenge this tradition.

This is how civilization started. Civilization is basically the idea of coexisting in diversity. We should coexist in diversity. This is the only way in which we can diminish the violence that is in all of us, in all our instincts, in all the passions that are inseparable from the human condition.

I think *The Open Society and Its Enemies* is the most important book for understanding what freedom means, for appreciating the essential importance of freedom if we want to achieve any kind of progress on any level of existence: in the economy, of course; in politics, of course; in culture, of course; in religion, of course. We have to accept this coexistence in diversity. And when these ideas started to take root in the Western world, the Western world changed dramatically, and life changed dramatically. And what has been the most important legacy of the past—violence, abuse, crime—started to regress.

I could go on for hours on this topic, but I will add just one more thing that I think is quite important. What has happened to me—what has happened I think to many writers, artists, and intellectuals of my generation, not only in Latin America but all over the world—is something that has also been happening to Latin America.

If 20 years ago, I had had to speak about Latin America, my speech would have been very pessimistic. I was very pessimistic at that time. Now, I am not. I think, as in my case, Latin America, through trial and error, has been moving in the right direction. To appreciate this, it's very important to compare Latin America not with the ideal—because Latin America is of course very far away from the ideal, as is every country in the world—but with what Latin America was 30 or 40 years ago.

What was Latin America 40 years ago? A continent of military governments, brutal and corrupt. Latin America was a region in which the ideas that were most alive were related to Marxism, to socialism, to revolution. Were young idealists democrats? Not at all. They were revolutionaries. They didn't think that democracy was the

framework in which you could fight successfully against poverty and social injustice. They thought that socialism was the right solution to these problems.

What is happening now in Latin America? These ideas are completely obsolete. Even people who think that they are still socialists and statists and collectivists are living their lives in exactly the opposite way. And this has been pushing Latin America toward the right ideas.

How many military dictatorships do we have now in Latin America? None. We have a very brutal dictatorship, 53 years old, in Cuba, but is Cuba still a model for idealistic young Latin Americans? Not at all. I would say that there are no followers of the Cuban Revolution. You have very isolated individuals, and in many cases opportunistic individuals, who still defend the Cuban Revolution. But even the leftist parties in Latin America are taking some distance because they know that this is a kind of model that produced horror instead of the magical attraction that Cuba had.

Cuba is a country that still has the same nomenklatura, very old; a country that is a total failure, an absolute, total failure. A sad country, of which it seems that the major goal for the majority of the population is not to fight; it's to escape! It's to escape, even facing the sharks of the Caribbean Sea, to enter the United States. What a sad, sad image of a country in which what people want is to escape! To abandon the country.

Can Venezuela be a model for people in Latin America? This country is so rich that it could have the same standard of living as the richest people in the world. And look at what has happened. Inflation—hyperinflation now—and the collapse of the economy in an incredible way. One of the richest countries in oil is now producing only a third of what it produced 20 years ago.

What have all the nationalizations of businesses produced? The collapse of these businesses. And that is the reason why the opposition

has been growing and growing, and probably won the last elections, but these elections were rigged, of course. But how can a country in this situation still be a model of the future for idealistic people? No, I think this is an anachronism, and this is something that is going to fade away, hopefully sooner than later.

What we have, on the contrary, are countries like Chile, like Columbia, like Peru, like Brazil, and Mexico, which are moving forward because they have adopted political democracy—imperfect democracies, of course, but political democracy nonetheless—and market economics. Modernization of the economy, opening of the economy.

A very interesting case is Uruguay. As you know, in Uruguay, there is a very leftist government. President Mujica was a terrorist in his youth, and he spent many, many years in prison for planting bombs. Well, he won the presidency, in free elections, and what is he doing in power? What are they doing, he and his comrades? Has he destroyed democracy? Not one democratic institution has suffered under this Uruguayan government. Has he nationalized one business? Not one! And Uruguay now probably has the most encouraging kind of laws for attracting foreign investors. Entrepreneurs who were terrified at the victory of Mujica are now so happy with him. Argentine entrepreneurs are desperate to escape to Uruguay!

We have, for the first time in our history, a leftist government that is democratic and that promotes economic freedom. They have understood that there is only one model if you want to fight poverty, if you want to encourage development. Well, this is what is happening in Uruguay, and it is happening little by little everywhere in Latin America. And that is the reason why I think that what has happened to me these past 40 or 50 years is something that has been happening also to Latin America.

Of course, history is not written. History is always in the making. And what will happen is not something that is produced, as Marxists believe, because there are certain laws, like physical laws, that push

countries in some direction or another. No. This is something human. This is something that results from behaviour, from the electorate, from common citizens.

And it is because common citizens, the electorate, political parties, have been adopting—sometimes with enthusiasm, sometimes with resignation—this idea that if you really want to become modern, if you really want to create a civilized society in which violence has been reduced to the minimum, the only way is to accept democratic culture, improve tolerance, and embrace freedom at all levels of society. This has been happening, and this is the reason why it is now possible to be optimistic about the future of Latin America.

Of course, this is something that is still uncertain. We must act. If we think that what is happening is important for all of us, all of us should in one way or another try to push Latin America in that direction. But at least now we know that this is possible, that Latin America is not condemned to be forever underdeveloped, to be a brutal kind of region where injustices prevail over justice. This magical word, “liberal,” has started to take root in Latin America. Let’s hope that it is there to stay.

Books mentioned by Mario Vargas Llosa during his lecture

- Jan Valtin, *La noche quedó atrás (Out of the Night)*
- Georges Politzer, *Principios elementales de filosofía (Elementary Principles of Philosophy)*
- André Gide, *Return From The USSR*
- André Gide, *Fruits of the Earth*
- George Orwell, *Homage to Catalonia*
- Raymond Aron, *The Opium of the Intellectuals*
- Jean-François Revel, *Pourquoi des philosophes*
- Isaiah Berlin, *Karl Marx: His Life and Environment*
- Karl Popper, *The Open Society and Its Enemies*
- James Joyce, *Ulysses*
- Victor Hugo, *Les Misérables*

Other authors mentioned: Vladimir Lenin, Karl Marx, Heberto Padilla, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Alberto Moravia.

Bibliography

Fiction

- 1959 – *Los jefes* (*The Cubs and Other Stories*)
- 1963 – *La ciudad y los perros* (*The Time of the Hero*)
- 1966 – *La casa verde* (*The Green House*)
- 1967 – *Los cachorros* (*The Cubs and Other Stories*)
- 1969 – *Conversación en la catedral* (*Conversation in the Cathedral*)
- 1973 – *Pantaleón y las visitadoras* (*Captain Pantoja and the Special Service*)
- 1977 – *La tía Julia y el escribidor* (*Aunt Julia and the Scriptwriter*)
- 1981 – *La guerra del fin del mundo* (*The War of the End of the World*)
- 1984 – *Historia de Mayta* (*The Real Life of Alejandro Mayta*)
- 1986 – *¿Quién mató a Palomino Molero?* (*Who Killed Palomino Molero?*)
- 1987 – *El hablador* (*The Storyteller*)
- 1988 – *Elogio de la madrastra* (*In Praise of the Stepmother*)
- 1993 – *Lituma en los Andes* (*Death in the Andes*)
- 1997 – *Los cuadernos de don Rigoberto* (*Notebooks of Don Rigoberto*)
- 2000 – *La fiesta del chivo* (*The Feast of the Goat*)
- 2003 – *El paraíso en la otra esquina* (*The Way to Paradise*)
- 2006 – *Travesuras de la niña mala* (*The Bad Girl*)
- 2010 – *El sueño del celta* (*The Dream of the Celt*)
- 2013 – *El héroe discreto* (*The Discreet Hero*)

Autobiography

- 1993 – *El pez en el agua: Memorias* (*A Fish in the Water: A Memoir*)

Non-fiction

- 1958 – *Bases para una interpretación de Rubén Darío*
(*The basis for interpretation of Ruben Darío*)
- 1969 – *Carta de batalla por Tirant lo Blanc*

- 1971 – *García Márquez: historia de un deicidio*
- 1971 – *La historia secreta de una novela*
- 1972 – *El combate imaginario: las cartas de batalla de Joanot Martorell*
(with Martin de Riquer)
- 1973 – *García Márquez y la problemática de la novela*
- 1975 – *La orgía perpetua: Flaubert y “Madame Bovary” (The Perpetual Orgy)*
- 1978 – *José María Arguedas, entre sapos y halcones*
- 1983, 1986, 1990 – *Contra viento y marea (Making Waves)*
- 1985 – *La cultura de la libertad, la libertad de la cultura*
- 1990 – *La verdad de las mentiras: ensayos sobre la novela moderna*
- 1994 – *Desafíos a la libertad*
- 1994 – *Literature and Freedom*
- 1996 – *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*
(*Archaic utopia: José María Arguedas and the fictions of indigenism*)
- 1997 – *Cartas a un joven novelista (Letters to a Young Novelist)*
- 2001 – *El lenguaje de la pasión (The Language of Passion)*
- 2001 – *Literatura y política (Literature and Politics)*
- 2003 – *Diario de Irak*
- 2004 – *La tentación de lo imposible: Victor Hugo y Los miserables*
(*The Temptation of the Impossible: Victor Hugo and Les misérables*)
- 2006 – *Diccionario del amante de América Latina*
- 2006 – *Israel/Palestina: paz o guerra santa*
- 2007 – *El Pregón de Sevilla* (as Introduction for *Los Toros*)
- 2009 – *El viaje a la ficción: El mundo de Juan Carlos Onetti*
- 2011 – *Touchstones: Essays on Literature, Art, and Politics*
- 2011 – *Sables y utopías: visiones de América*
- 2012 – *La civilización del espectáculo*
- 2012 – *In Praise of Reading and Fiction: The Nobel Lecture*

Drama

- 1952 – *La huida del inca*
- 1981 – *La señorita de Tacna (The Young Lady from Tacna)*
- 1983 – *Kathie y el hipopótamo (Kathie and the Hippopotamus)*
- 1986 – *La Chunga*
- 1993 – *El loco de los balcones*
- 1996 – *Ojos bonitos, cuadros feos*
- 2006 – *Obra reunida: teatro*
- 2007 – *Odiseo y Penélope*
- 2008 – *Al pie del Tánemesis*
- 2010 – *Las mil y una noches*



Mario Vargas Llosa discutant avec Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir.

Mario Vargas Llosa speaking with Jean-Paul Sartre and Simone de Beauvoir.

Mario Vargas Llosa habla con Jean-Paul Sartre y Simone de Beauvoir.

Mario Vargas Llosa



Mi trayectoria intelectual: del marxismo al liberalismo

Discurso de Mario Vargas Llosa con ocasión del ciclo de conferencias George Lengvari Sr. El escritor improvisó la conferencia en inglés a partir de notas; dicha conferencia se transcribió, editó y tradujo al francés y al español para la publicación de este cuadernillo.

Institut économique de Montréal

16 de octubre 2013

Prólogo

Mario Vargas Llosa es uno de los más grandes escritores de nuestros tiempos. Su colección de novelas le ha valido el Premio Nobel a la Literatura 2010. Además es un ensayista y pensador que participó activamente en política en el Perú, su país de origen. En el transcurrir de los años Mario Vargas Llosa se ha expresado sobre una variedad de temas y controversias que afectan a Latinoamérica y al mundo entero: desde la revolución cubana a comienzos de la década de los años 60 hasta el impacto de la globalización en las culturas nacionales en las décadas del año 2000.

El 16 de octubre 2013 Mario Vargas Llosa fue invitado de honor y orador principal en el ciclo de conferencias George Lengvari Sr. organizado por el *Institut économique de Montréal*. Esta visita se organizó con la colaboración del *Atlas Network* de Washington, en donde Vargas Llosa es *Templeton Leadership Fellow*. Vargas Llosa habló en forma elocuente y con gran convicción acerca de su trayectoria intelectual del marxismo al liberalismo. Fue sin lugar a dudas uno de los eventos más memorables en la historia de nuestra organización. Cabe mencionar que Mario Vargas Llosa tuvo una influencia bastante positiva en mí en un momento dado de mi desarrollo intelectual, cuando tenía 20 años.

Dicen que las ideas rigen el mundo. En el siglo XX muchos pensadores y militantes sucumbieron al canto de sirena del comunismo, con las horribles consecuencias que hoy conocemos. En su testimonio Vargas Llosa explicó cómo, a través de su desilusión y su cuestionamiento, descubrió otra visión, una de libertad, tolerancia y democracia. Gracias a que estas ideas fueron finalmente adoptadas en Latinoamérica, dijo, hoy podemos ser optimistas sobre el futuro de esta parte del mundo.

Dada la importancia e influencia del orador, el *Institut économique de Montréal* quiso poner el contenido de esta conferencia a disposición de tanta gente como sea posible. Este pequeño cuadernillo contiene una versión ligeramente modificada de la conferencia de Mario Vargas Llosa. En nuestra página web se puede encontrar un video con la conferencia completa (<http://www.iedm.org/46367-mario-vargas-llosa>).

¡Disfruten de sus palabras y sobre todo de las ideas detrás de éstas!

Michel Kelly-Gagnon

Presidente

Institut économique de Montréal

Mi trayectoria intelectual: del marxismo al liberalismo

La historia de mi trayectoria intelectual del marxismo al liberalismo es, claro está, un largo recorrido pero trataré de condensarlo a proporciones más modestas.

En la década de los años 50, cuando tenía 14, 15, 16 años, descubrí que los países de América Latina estaban padeciendo bajo el gobierno de dictaduras militares, descubrí que los problemas sociales eran realmente enormes debido a la gran desigualdad social y económica, descubrí que en nuestros países prevalecía la injusticia y no la justicia, y todo esto debido a la brutal explotación de los pobres por diversos grupos pequeños de gente privilegiada, descubrí que había prejuicios y racismo por todos lados.

Como peruano y latinoamericano que había descubierto problemas sociales fue muy difícil, en un medio como ese cuando uno es joven, rebelde y quiere cambiarlo todo, en ese contexto fue difícil no ser empujado hacia el radicalismo, hacia el extremismo, hacia algo que podía ser la antípoda de esta situación, y ese algo fue por supuesto el marxismo, comunismo y socialismo.

Cómo me hice comunista tiene mucho que ver con un libro que fue muy importante para mí. Desde que aprendí a leer siempre fui un lector insaciable; eso fue cuando tenía cinco años de edad y desde ese día mi vida cambió por completo. Descubrí un tipo de artefacto mágico que enriqueció mi vida de una manera fantástica. Cuando estaba en el último año de colegio leí un libro escrito por un comunista alemán—excomunista en realidad porque al final se apartó de los comunistas—llamado Jan Valtin. El nombre del libro era *La noche quedó atrás* (*Out of the night*) y se trataba de su autobiografía.

Leí este libro con gran entusiasmo. Él era un comunista alemán quien claro está vivió clandestinamente durante la década de los años 30, durante el período nazi. Y por supuesto su vida fue tan aventurera que yo quedé completamente encaprichado con el tipo

de persona que era, al menos en el testimonio que daba en su libro: un hombre totalmente comprometido con la igualdad universal y la solidaridad con las víctimas de un régimen brutal y racista, luchando en forma clandestina, invirtiendo heroísmo, coraje y convicción moral en la lucha por una sociedad mejor, por un mejor país y por un mundo mejor.

En esa época el Perú vivía bajo una dictadura. En 1948, el general Odría dirigió un golpe militar y el presidente democrático que había tenido el poder por tres años, Bustamante y Rivero, fue destituido del gobierno y expulsado del país. Esto provocó mucha frustración e indignación entre los miembros de mi familia materna ya que ellos eran democráticos y también porque el presidente derrocado y exilado era pariente nuestro. De tal forma que el ambiente democrático en el que pasé mi adolescencia tenía mucho que ver con el tipo de persona en la que me convertí.

Cuando terminé el colegio, mi familia de clase media quería que yo ingresara a la Universidad Católica, que en ese entonces era la universidad a la que asistían los chicos de clase media. Pero yo decidí no ir a la Universidad Católica sino a San Marcos, la universidad nacional, la universidad popular. Yo quería ir a esa universidad porque los “cholos”, los peruanos mestizos y los amerindios estaban ahí, no en la Universidad Católica, y también debido a la tradición anticonformista de esta universidad, que siempre se había movilizó contra los dictadores y que era muy radical en sus actitudes políticas. Yo quería ingresar a San Marcos porque yo quería ser comunista. Estaba convencido de que, probablemente, esta era la forma de llegar a este partido comunista invisible que yo estaba seguro existía, pero que nadie veía.

En el año 1952 en San Marcos hubo una huelga contra el gobierno y la universidad fue diezmada mediante la represión. Muchos profesores y estudiantes estaban o en prisión o en el exilio y los dos partidos de izquierda que más o menos sobrevivieron y por supuesto en forma clandestina fueron los Apristas, que formaban el partido de

izquierda más grande en el Perú, y los comunistas, con un número reducido de partidarios. Bueno, yo me hice miembro de este partido, que se llamaba el Grupo Cahuide, “Cahuide” por un héroe inca que peleó contra los españoles.

Éramos muy pocos, pero éramos bastante estalinistas; en realidad éramos bastante dogmáticos y sectarios y estudiábamos marxismo en círculos clandestinos claro está. Leíamos a Lenin, a Marx; leíamos y nos aprendimos casi de memoria un libro llamado *Principios elementales de filosofía* de Georges Politzer y todo estaba tan claro: lo que era negro, lo que era blanco, así como lo que estaba bien y lo que estaba mal.

Pero a pesar de mi compromiso con el Grupo Cahuide y con las ideas marxistas que aprendí en este romántico camino clandestino, considero que yo tenía algo que me permitía conservar una actitud algo crítica acerca del dogma marxista que en ese entonces se iba apoderando de los comunistas peruanos y este algo era mi lectura de los pensadores y filósofos franceses. Esos eran los años del existencialismo: Sartre, Camus y Merleau-Ponty tuvieron una gran influencia sobre toda América Latina y tuvieron un profundo efecto en el compromiso de los artistas, escritores e intelectuales con las causas radicales.

Sartre nunca fue un marxista ortodoxo, pero él estaba muy cercano al marxismo. Él dijo que aceptaba el materialismo histórico pero que rechazaba el materialismo filosófico que consideraba mecanicista; además él era un crítico parcial del comunismo. Yo era un gran seguidor de Sartre, leía todo de él, incluso los libros que no entendía, y los leía de comienzo a fin. Debido a mi entusiasmo con Sartre, Camus y Merleau-Ponty mis camaradas y yo teníamos encarnizadas discusiones.

Recuerdo un día que estábamos hablando sobre André Gide; Gide era odiado por los comunistas en todo el mundo porque había escrito este libro contra la Unión Soviética después de una visita, *Retour de*

l'U.R.S.S. Yo estaba muy entusiasmado porque había disfrutado mucho la lectura de *Les nouritures terrestres* (*Los alimentos terrestres*). Muy bueno. Y recuerdo muy bien cómo de pronto un camarada me miró muy serio y me dijo, “Mario, eres infrahumano”. ¡Dios mío! ¡Soy infrahumano porque me gustó!

Así que no pude quedarme mucho tiempo con los comunistas. Eran extremadamente dogmáticos y me sentía encarcelado dentro de algo que yo no compartía 100%. Fue entonces que me separé del Grupo Cahuide pero seguí siendo de izquierda, siguiendo principalmente las ideas de Sartre y las ideas de Merleau-Ponty. Y de pronto, en el año 1959, la Revolución cubana derrocó a Batista y los barbudos ingresaron a La Habana.

No se pueden imaginar el efecto que tuvo la Revolución cubana en toda América Latina, principalmente entre la gente joven. Nos vimos inyectados de un intenso entusiasmo. Para muchos latinoamericanos como yo, que se sentían bastante de izquierda pero que no podían ser comunistas debido al dogmatismo, debido al tipo de visión tan limitada que tenían los comunistas, la idea de que algo que era bastante radical—una transformación radical de la sociedad pero sin el tipo de torpeza mental de los comunistas—pudiese ser posible era algo que nos hacía pensar, pensamiento que rápidamente se convirtió en un mito, que la Revolución cubana era algo absolutamente nuevo, no sólo en el mundo latinoamericano, sino también en el mundo radical y socialista. Realmente creíamos en lo que Fidel Castro decía, en lo que el Che Guevara decía al inicio de la revolución, que Cuba, la Cuba revolucionaria, representaba al socialismo con libertad.

Bueno, en el año 1962, como ustedes saben, en octubre se dio en Cuba la Crisis de los Misiles que fue un evento bastante serio. En esa época yo trabajaba como periodista en Francia, en radio y televisión francesa, y me habían enviado a México a cubrir una exhibición francesa muy importante que se daba ahí, y me enviaron a Cuba cuando se desató la crisis entre Khrushchev, Kennedy y Fidel Castro, y esa fue la primera vez que estuve en Cuba.

Fue muy conmovedor. Toda la isla estaba movilizada contra la invasión americana que parecía ser inminente. La atmósfera que se vivía ahí me hacía recordar lo que George Orwell escribió en su libro sobre Cataluña, acerca de la impresión que tuvo al llegar a Barcelona como voluntario luchando por la República. Lo que él vio fue solidaridad, igualdad, generosidad, un mundo que se movía por principios, por sentimientos bastante altruistas. Esa fue la impresión que tuve de Cuba en octubre de 1962.

Claro está que esta impresión fue bastante superficial. Ya por ese entonces había problemas muy serios, pero éstos eran desfigurados o minimizados por completo porque el principal problema era la posibilidad de que Cuba fuese invadida por los Estados Unidos. Conocí a algunas personas. Yo ya había publicado algunos libros o sea que ya era un escritor más o menos conocido y me invitaron a hacerme miembro de un comité internacional para la Casa de las Américas, que era una institución cultural de la revolución.

Y así, debido a que era miembro de este comité, durante la década de los años 60 fui a Cuba cinco o seis veces. Sostuvimos reuniones, tuvimos conversaciones y en 1962, 1963 y 1964 milité mucho a favor de la Revolución cubana. Sabía que había problemas pero mi impresión era que eran problemas menores y que las metas esenciales altruistas de la revolución seguían ahí.

Pero todo esto comenzó a cambiar en 1966. Quizá alguno de ustedes recuerde la creación de las UMAPs, Unidades Militares de Ayuda a la Producción. Eso fue un eufemismo fantástico. En realidad las UMAPs eran campos de concentración. Campos de concentración en donde juntaban a los disidentes, criminales comunes y hombres y mujeres homosexuales. Esto produjo unos dramas terribles en Cuba. Gente joven se suicidaba. Fue el primer problema político y moral serio que tuve con la revolución.

En mis visitas a Cuba conocí a muchos escritores entre ellos un grupo de jóvenes escritores y escritoras que habían organizado la asociación El Puente, asociación de pintores, poetas, novelistas,

dramaturgos, toda gente bastante joven. Todos ellos eran verdaderos revolucionarios que se identificaban por completo con la revolución, pero muchos de ellos eran gay y por eso fueron enviados a estos campos de concentración y algunos de ellos se suicidaron. Era muy injusto y estúpido y esta persecución brutal de homosexuales era algo que yo no podía entender.

Y es así que le escribí una carta a Fidel Castro; no había tenido la oportunidad de conocer personalmente a Fidel Castro pero le escribí una carta, una carta bastante personal diciendo que estaba totalmente confundido, que no entendía cómo Cuba, la isla de la libertad, de la justicia, podía producir algo tan injusto y tan brutal. Y fui invitado a ir a Cuba con un grupo de otros escritores que también habían enviado cartas diciendo que estaban confundidos, como yo, por lo que estaba pasando en estas UMAPs.

Y esta fue la única vez que conversé con Fidel Castro. Bueno, era imposible tener una conversación con Fidel Castro, pero estuve con él durante doce horas, desde las ocho de la noche hasta las ocho de la mañana. Éramos una docena de escritores y era prácticamente imposible hablar porque cada vez que uno lograba decir algunas palabras, uno era inmediatamente detenido por esta fuerza de la naturaleza que, durante doce horas, habló con un dinamismo tal, con un entusiasmo tan contagioso.

Pero nos las arreglamos para sacar el tema de las UMAPs, expresar el hecho que no entendíamos. Él dijo que había problemas, que los campesinos estaban tan aterrorizados de que sus hijos e hijas podrían ser abusados por los “enfermitos”. La revolución llamaba “enfermitos” a los homosexuales. Los enfermos. Y habló sobre el Che Guevara. El Che Guevara había desaparecido, nadie sabía dónde estaba. Habló acerca de los posibles lugares donde el Che Guevara podría estar comenzando una nueva revolución.

Fue muy impresionante ver a Fidel Castro, ver a esta persona mítica, porque él ya estaba rodeado por un mito en todo el mundo. Pero no estaba convencido, estaba impresionado pero no me convencía

lo que él decía. Y luego comencé a preguntarme si no me había dejado engañar por mi propio entusiasmo, por mis propios deseos de que un socialismo con libertad, un tipo diferente de socialismo, se hubiese materializado y se haya materializado en América Latina.

Esto comenzó un proceso en el cual fui tomando distancia del socialismo y de mi entusiasmo hacia Cuba. Hubo muchos episodios que fueron muy importantes para mí. En Europa eran los años en que los disidentes de la Unión Soviética, Polonia, Hungría, Checoslovaquia comenzaron a venir a occidente y a dar testimonios sobre el Gulag, acerca de una cara muy diferente del comunismo.

Por muchos años estuve muy confundido hasta el año 1966 cuando fui por primera vez a la Unión Soviética. Acababa de mudarme de París a Londres y fui invitado a la Unión Soviética para una conmemoración de Pushkin y pasé dos semanas allá. Esa fue la desilusión política más terrible que tuve en mi vida.

Yo ya sabía que había muchas cosas que no andaban bien en la Unión Soviética, pero nunca imaginé ver un país en el que—y esto fue obvio desde mis primeros días ahí—no se podía vivir sin convertirte en un disidente, sin ser enviado a un campo de concentración o sin elegir el exilio. Y recuerdo en esos días cuando vi el tipo de discriminación que existía entre la Nomenklatura, la diferencia entre la gente poderosa con poder político y los hombres y mujeres comunes, había tanta distancia, mayor que la que había en América Latina. Si podías entrar a un restaurant, por ejemplo, era porque tenías este privilegio, debido a tu trabajo, esta experiencia era tan lejana a la experiencia que podía tener la gente pobre que hacía cola por horas para entrar a un restaurant en el que había escasamente diez por ciento de las cosas que se podía encontrar en un restaurant en el que se pagaba con moneda extranjera.

Todo lo que vi y todo lo que oí era tan doloroso. Recuerdo una conversación con un hombre con quien me había puesto en contacto el sindicato de escritores, una persona muy amable. Viajamos juntos

de Moscú a Leningrado y durante todo el viaje por tren él me estuvo hablando acerca del maravilloso Leningrado y acerca de lo linda que era la ciudad, de lo rica que era su cultura y de lo triste que estaba de vivir en Moscú. Y yo fui lo suficientemente estúpido para preguntarle “¿Por qué no te mudas a Leningrado? ¿Por qué vives en Moscú?” y recuerdo la manera cómo me miró como si yo fuese un tonto como diciendo ¿Qué tipo de pregunta era esa?

Luego descubrí que él no podía irse de Moscú porque le habían dado un departamento en Moscú, o sea que estaba atado a este departamento por el resto de su vida. Y fue durante este mismo viaje a Leningrado que descubrí que si eras ruso necesitabas visa para ir de Moscú a Leningrado. No podías mudarte de Moscú, no podías mudarte de Leningrado, sólo podías mudarte de una ciudad a otra con visa. Es decir que cada ciudad era también una suerte de campo de concentración.

Pedí una entrevista con el director de Young Guard, la casa editorial que había publicado mi primera novela. Sólo unas semanas antes de la invitación para ir a la Unión Soviética me enteré que la casa editorial había sacado casi 40 páginas de mi libro. Finalmente me recibió la directora de esta casa editorial, una joven, hermosa, muy discreta, de ojos azules. Estaba muy furioso cuando me recibió y le dije “¡Han sacado 40 páginas de mi novela! Mi novela ha sido publicada en una dictadura fascista, la de Franco en España, y sacaron sólo ocho oraciones. ¡Y ustedes han sacado 40 páginas! ¡Y sin pedirme permiso!”.

Ella me escuchó callada. Luego dijo, “Respetamos sus ideas pero debe comprender que el lector ruso no puede ser ofendido por el tipo de cosas que usted escribe en su libro. Somos muy quisquillosos en Rusia. No aceptamos esas descripciones explícitas de las relaciones sexuales. Es muy ofensivo para las familias. Una joven pareja no podría mirarse a los ojos después de leer esas cosas”. No podía creer lo que estaba oyendo. Dije, “¿Pero quién lo sabe? ¿Cómo sabe usted esto?” Y me dijo, “todos mis asesores literarios cuentan con PhD de la Universidad de Moscú”.

Después de esto me di cuenta que yo no era un comunista y tenía claro que no quería que América Latina sea comunista y que sólo había estado desperdiciando mi tiempo, había desperdiciado años leyendo muchísimo acerca del marxismo. Me sentí muy solo y desnudo. En un momento hablé con un amigo que había sido sacerdote y quien luego dejó la Iglesia y llegamos a la conclusión que habíamos experimentado algo muy similar después que él dejó la Iglesia y que yo dejé el marxismo. Nos sentíamos vacíos como zombis.

Así es que comencé a leer, y esto fue muy importante para mí, muy importante, leer en francés, escritores que nunca antes había leído, que sabía que existían pero que habían sido tan repelentes para mí. Uno de ellos fue Raymond Aron. Leer a Raymond Aron en esos años fue muy importante, especialmente *L'Opium des intellectuels* (*El Opio de los Intelectuales*). Un libro maravilloso, un libro extraordinario en el que se describían todas las ilusiones de la teoría marxista con tal conocimiento y elegancia y diría hasta neutralidad. Al mismo tiempo este libro era una explicación lúcida de porqué escritores, artistas e intelectuales se veían atraídos al marxismo, porqué eran tan cínicos acerca de la democracia y habían estado destruyendo— intelectual, teórica y filosóficamente—la cultura de la libertad.

Otro escritor que descubrí en esos años fue Jean-François Revel. Jean-François Revel había comenzado desde muy joven; fue un hombre brillante, un hombre muy brillante, un poco más joven que la generación de Sartre. El escribió un libro muy notable, *Pourquoi des philosophes* (*Porqué los filósofos*). Y luego, al igual que Raymond Aron, publicó libros en defensa de la democracia, en defensa de la tradición liberal y luchando, en una soledad casi total, la orientación de las clases literarias e intelectuales francesas hacia el marxismo y hacia el socialismo radical.

Podría mencionar a muchas otras personas pero Raymond Aron y Jean-François Revel fueron extremadamente importantes y me permitieron reivindicar la idea democrática que en los años anteriores había despreciado, como creo la gran mayoría de los intelectuales

de mi generación hicieron, convencidos de que la democracia era la máscara de la explotación, que era puramente formal y que era imposible que a través de la democracia la justicia pudiese enraizarse en las sociedades. Así fue como me convertí en demócrata, todavía no en liberal, pero en demócrata. Quizá un demócrata social, a pesar de que Revel era también muy crítico de la democracia social.

Y luego vino el Caso Padilla. Heberto Padilla fue un poeta muy importante en Cuba, un poeta que prácticamente había abandonado la poesía, a pesar de que la poesía era su verdadera vocación, para trabajar por la revolución. Él estaba convencido de que no había tiempo para la poesía sólo para la acción y así fue que se convirtió en un servidor civil de la revolución bastante comprometido; incluso por un tiempo fue Viceministro de Comercio Exterior, es decir que fue un revolucionario bastante comprometido.

Pero a fines de la década de los años 60 comenzó a criticar las políticas culturales de la revolución. Escribió un artículo que publicó en, creo, un periódico universitario, e inmediatamente hubo una sátira brutal de Heberto Padilla en toda la prensa oficial de la isla. Padilla y yo éramos muy buenos amigos y me sorprendió lo que estaba pasando con él. La última vez que fui a Cuba lo vi y estaba completamente transformado. Estaba aterrado y sabía que algo le podía pasar y el ambiente era incluso peor al que encontré en mis viajes anteriores a Cuba. Había temor, había pánico entre los escritores, poetas, periodistas. Todo el mundo tenía la impresión de que algo muy serio iba a pasar en Cuba. Y así fue, cuando regresé a Europa unas semanas más tarde, Padilla fue enviado a prisión y acusado de ser un agente de la CIA.

De manera que yo, junto con un grupo de amigos que teníamos más o menos la misma conexión con Cuba, escribí un manifiesto, una carta abierta a Fidel Castro protestando por el encarcelamiento de Padilla y pidiendo una explicación, preguntando sobre lo que había pasado. Para nuestra gran sorpresa Padilla fue liberado de la prisión en un acto público en el cual él confesó, como en una repetición de los peores juicios falsos de la década de los años 30

donde comunistas muy heroicos confesaban que habían trabajado con los Nazis y contra la revolución. Eso provocó como un sismo en toda América Latina y particularmente entre los intelectuales y escritores.

Es así que escribí otro manifiesto, que fue firmado por muchos escritores europeos y americanos que habían estado apoyando la Revolución cubana, creando un tipo de división a partir de ese momento entre la revolución y los intelectuales, una parte sustancial de la clase intelectual. Sartre y Alberto Moravia firmaron este manifiesto. Para mí esto fue muy pero muy importante porque si bien la izquierda me atacaba brutalmente en toda América Latina, a partir de ese momento me sentí totalmente libre. Recuperé un tipo de independencia que decidí nunca más entregar por ningún motivo.

Y desde entonces he luchado mucho en el campo de las ideas, en favor de la democracia, tratando de desmitificar la idea del socialismo, del colectivismo, del estatismo como un instrumento destinado a crear un verdadero tipo de libertad en una sociedad. Algo que es bastante obvio hoy en día, pero en la década de los años 70 era muy difícil sostener esto sin ser acusado de ser un agente de la CIA o de ser pagado por las multinacionales.

Fue en esos días que descubrí también el liberalismo. Descubrí el liberalismo a través de libros, como ha sido siempre en mi vida. Cada cosa importante que me ha pasado en la vida ha sido a través de libros. Primero leí a Isaiah Berlin. No sé cómo descubrí a Isaiah Berlin. Creo que él es uno de los ensayistas más extraordinarios de nuestros tiempos. Nació en Latvia en 1909 y fue testigo de la Revolución rusa de 1917. Su familia se mudó a Inglaterra en 1921, cuando él tenía 11 años y se convirtió en un filósofo muy importante.

Leer a Isaiah Berlin es realmente extraordinario porque algunas ideas, que son profundamente democráticas—como la tolerancia, por ejemplo—se hacen vívidas. Uno entiende lo que significa tolerancia, cómo la tolerancia significa civilización, cómo la

tolerancia es necesaria para que coexistamos sin matarnos unos a otros, por motivos políticos o religiosos. Él era un demócrata y él era un liberal, pero la mayoría de sus libros, sus ensayos no son acerca de pensadores liberales, son acerca del enemigo: pensadores fascistas y comunistas.

Probablemente el mejor libro que se haya escrito jamás sobre Marx fue escrito por Isaiah Berlin. Él siempre trató de comprender, sin mistificar, lo que ellos decían o pensaban, tratando de entender las buenas intenciones que había detrás de las ideas que ellos promovían y que producían monstruos como la Unión Soviética y la República Popular China.

Creo que absorbí los ingredientes esenciales del liberalismo. El primero claro está es la tolerancia; admitir la posibilidad de estar equivocado y admitir la posibilidad que el otro pueda tener razón. Este tipo de apertura es, creo yo, la virtud esencial del liberalismo y es el motivo por el cual el liberalismo es la raíz de la civilización, de esta cosa hermosa y maravillosa que llamamos civilización. Creo que Isaiah Berlin es fantástico por entender cuán importante es someter las ideas a la prueba de la realidad y no a la inversa. Las ideas deben probar que son realistas para poder ser aceptables y auténticas; de lo contrario debemos cambiar, pero no podemos cambiar la realidad. No podemos cambiar la condición humana, pero podemos cambiar ideas y esto es algo que uno aprende después de leer a Isaiah Berlin.

Inmediatamente después de leer a Isaiah Berlin, descubrí a Karl Popper, que en mi opinión es el pensador político más importante de los tiempos modernos. Cuando leí *The Open Society and Its Enemies* (*La sociedad abierta y sus enemigos*), lo leí en un estado de trance, al igual que había leído *Ulises* de Joyce, o *Los Miserables* de Victor Hugo. Sentía que estaba entendiendo algo que hasta ese momento había estado ahí pero sólo de una forma bastante confusa; ese algo era que esta idea de represión, de sistemas totalitarios, de que la vida puede ser completamente controlada por los poderosos desde la cuna hasta la tumba, que ésta era la idea más antigua en la historia. Popper

comenzaba con Grecia, con Platón, diciendo que comenzó ahí; él fue el hombre más inteligente de su tiempo y creó todos los cimientos para el totalitarismo.

Tenemos entonces que ésta es la tradición más antigua en la historia de la humanidad; un día comenzó la civilización a desarrollarse y comenzó a cuestionarse esta tradición y es así como comenzó la civilización. La civilización es básicamente la idea de coexistir en diversidad. Debemos coexistir en diversidad, ésta es la única forma en la que podemos disminuir la violencia que está en todos nosotros, en todos nuestros instintos, en todas las pasiones que son inseparables de la condición humana.

Creo que *La sociedad abierta y sus enemigos* es el libro más importante para comprender lo que significa libertad, para apreciar la importancia esencial de la libertad si queremos lograr algún tipo de avance en cualquier nivel de existencia: en economía, claro está, en política, por supuesto, en cultura, por supuesto, en religión, por supuesto. Debemos aceptar esta coexistencia en diversidad y cuando estas ideas comenzaron a echar raíces en el mundo occidental, el mundo occidental cambió drásticamente y la vida cambió drásticamente. Y lo que había sido el legado más importante del pasado—violencia, abuso, crimen—comenzó su regresión.

Podría seguir hablando por horas sobre este tema, sólo agregaré una cosa más que considero es bastante importante. Lo que me pasó—lo que le pasó a muchos escritores, artistas e intelectuales de mi generación, no sólo en América Latina sino en todo el mundo—es algo que también le ha pasado a América Latina.

Si hace 20 años yo hubiese tenido que hablar sobre América Latina mi charla hubiese sido bastante pesimista; yo era bastante pesimista en esa época. Ahora no lo soy. Creo que como me pasó a mí, América Latina se ha desplazado, por método de prueba y error, en la dirección correcta. Para comprobar eso resulta importante comparar América Latina no con el ideal—porque América Latina

está por supuesto muy lejos del ideal, como lo están todos los países del mundo—sino compararla con lo que fue América Latina hace 30 o 40 años.

¿Qué era América Latina hace 40 años? Un continente de gobiernos militares, brutales y corruptos. América Latina era una región en la que las ideas que más sobrevivían eran las relacionadas con el marxismo, con el socialismo, con la revolución. ¿Eran demócratas los jóvenes idealistas? En lo absoluto, eran revolucionarios. Ellos no pensaban que la democracia era el marco en el cual uno podía luchar con éxito contra la pobreza y la injusticia social. Ellos pensaban que el socialismo era la solución para estos problemas.

¿Qué está pasando ahora en América Latina? Estas ideas son completamente obsoletas. Incluso la gente que piensa que todavía son socialistas, estatistas y colectivistas conducen sus vidas de manera contraria y es esto lo que ha llevado a América Latina hacia las ideas de derecha.

¿Cuántas dictaduras militares tenemos ahora en América Latina? Ninguna. Tenemos una dictadura brutal, de 53 años de antigüedad, en Cuba, ¿pero acaso Cuba es todavía un modelo para los jóvenes latinoamericanos idealistas? En lo absoluto. Podría decir que ya no hay seguidores de la Revolución cubana; podemos encontrar personas en forma muy aislada y en muchos casos personas oportunistas que todavía defienden la Revolución cubana. Incluso los partidos de izquierda de América Latina están tomando cierta distancia porque saben que éste es un modelo que produjo horror en vez de la atracción mágica que tenía Cuba.

Cuba es un país que aún tiene la misma Nomenklatura, muy antigua; un país que es un fracaso total, un absoluto y total fracaso. Un país triste donde parece que el principal objetivo de la mayoría de la población no es luchar, ¡es escapar! Es escapar incluso enfrentando los tiburones del mar Caribe para ingresar a los Estados Unidos. ¡Qué triste imagen de un país en el que la gente sólo quiere escapar! Abandonar el país.

¿Puede ser Venezuela un modelo para la gente en América Latina? Este país es tan rico que podría tener el mismo nivel de vida que la gente más rica del mundo y miren lo que está pasando: inflación—hiperinflación en realidad—y una economía que está colapsando en una forma increíble. Uno de los países más ricos en petróleo que produce ahora sólo un tercio de lo que producía hace 20 años.

¿Cuál ha sido el resultado de la nacionalización de todas las empresas? El resultado ha sido el colapso de estas empresas. Ese es el motivo por el cual la oposición ha ido creciendo y creciendo cada vez más y probablemente ganó las últimas elecciones pero estas elecciones fueron manipuladas claro está. ¿Pero cómo un país en esta situación puede seguir siendo un modelo del futuro para la gente idealista? No, yo creo que esto es un anacronismo y esto es algo que se va a disolver, esperemos que muy pronto.

Por otro lado tenemos países como Chile, Colombia, Perú, Brasil y México que están progresando porque han adoptado una democracia política—democracias imperfectas, claro está, pero democracias políticas al fin y al cabo—y economías de mercado, la modernización de la economía, la apertura de la economía.

Un caso bastante interesante es Uruguay. Como ustedes saben en Uruguay hay un gobierno de izquierda. El presidente Mujica fue terrorista en su juventud y pasó muchos pero muchos años en prisión por poner bombas. Bueno, él ganó la presidencia en elecciones libres y ¿Qué está haciendo en el poder? ¿Qué están haciendo él y sus camaradas? ¿Ha destruido la democracia? Ninguna institución democrática ha sufrido bajo este gobierno uruguayo. ¿Ha nacionalizado alguna empresa? ¡Ni una! Y Uruguay probablemente ahora tenga las leyes más favorables para atraer inversionistas extranjeros. Los empresarios que estaban aterrados cuando Mujica ganó las elecciones ahora están felices con él. ¡Los empresarios argentinos están desesperados por escapar a Uruguay!

Tenemos, por primera vez en la historia un gobierno de izquierda que es democrático y que promueve la libertad económica. Han

comprendido que existe sólo un modelo si se quiere luchar contra la pobreza, si se quiere alentar el desarrollo. Bueno, esto es lo que está pasando en Uruguay y está pasando poco a poco en todas partes en América Latina. Es por eso que pienso que lo que me ha pasado en mi trayecto de estos últimos 40 a 50 años es lo mismo que le ha pasado a América Latina.

Por supuesto que la historia no está escrita, la historia se va construyendo y lo que pasará no es algo que se produce, como piensan los marxistas porque existen ciertas leyes, como las leyes de la física, que empujan a los países en una dirección u otra. No. Esto es algo humano. Esto es algo que resulta del comportamiento, del electorado, de los ciudadanos comunes.

Y es debido a que los ciudadanos comunes, el electorado, los partidos políticos han ido adoptando—algunas veces con entusiasmo, otras con resignación—esta idea de que si uno quiere realmente modernizarse, si uno quiere realmente crear una sociedad civilizada en la cual se reduzca al mínimo la violencia, la única manera es aceptar la cultura democrática, mejorar la tolerancia y abrazar la libertad en todos los niveles de la sociedad. Esto ha estado pasando y esta es la razón porqué ahora es posible ser optimistas acerca del futuro de América Latina.

Ciertamente esto es aún incierto. Debemos actuar. Si realmente estamos convencidos de que lo que está pasando es importante para todos nosotros, todos nosotros debemos tratar, de una forma u otra, empujar a América Latina en esa dirección. Pero por lo menos ahora sabemos que es posible, que América Latina no está condenada a ser subdesarrollada para siempre, a ser una región brutal donde prevalece la injusticia sobre la justicia. Esta palabra mágica “liberal” ha comenzado a echar raíces en América Latina y esperemos sea para siempre.

Libros mencionados por Mario Vargas Llosa durante su conferencia

- Jan Valtin, *La noche quedó atrás*
- Georges Politzer, *Principios elementales de filosofía*
- André Gide, *Regreso de la URSS*
- André Gide, *Los alimentos terrestres*
- George Orwell, *Homenaje a Cataluña*
- Raymond Aron, *El opio de los intelectuales*
- Jean-François Revel, *¿Para qué los filósofos?*
- Isaiah Berlin, *Karl Marx: su vida y su entorno*
- Karl Popper, *La sociedad abierta y sus enemigos*
- James Joyce, *Ulises*
- Victor Hugo, *Los Miserables*

Otros autores mencionados: Vladimir Lenin, Karl Marx, Heberto Padilla, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, Maurice Merleau-Ponty, Alberto Moravia.

Bibliografía

Ficción

- 1959 – *Los jefes*
- 1963 – *La ciudad y los perros*
- 1965 – *La casa verde*
- 1967 – *Los cachorros*
- 1969 – *Conversación en La Catedral*
- 1973 – *Pantaleón y las visitadoras*
- 1977 – *La tía Julia y el escribidor*
- 1981 – *La guerra del fin del mundo*
- 1984 – *Historia de Mayta*
- 1986 – *¿Quién mató a Palomino Molero?*
- 1987 – *El hablador*
- 1988 – *Elogio de la madrastra*
- 1993 – *Lituma en los Andes*
- 1997 – *Los cuadernos de don Rigoberto*
- 2000 – *La fiesta del chivo*
- 2003 – *El paraíso en la otra esquina*
- 2006 – *Travesuras de la niña mala*
- 2009 – *Un Rasta à Berlin*
- 2009 – *Comment j'ai vaincu ma peur de l'avion*
- 2010 – *El sueño del celta*
- 2013 – *El héroe discreto*

Autobiografía

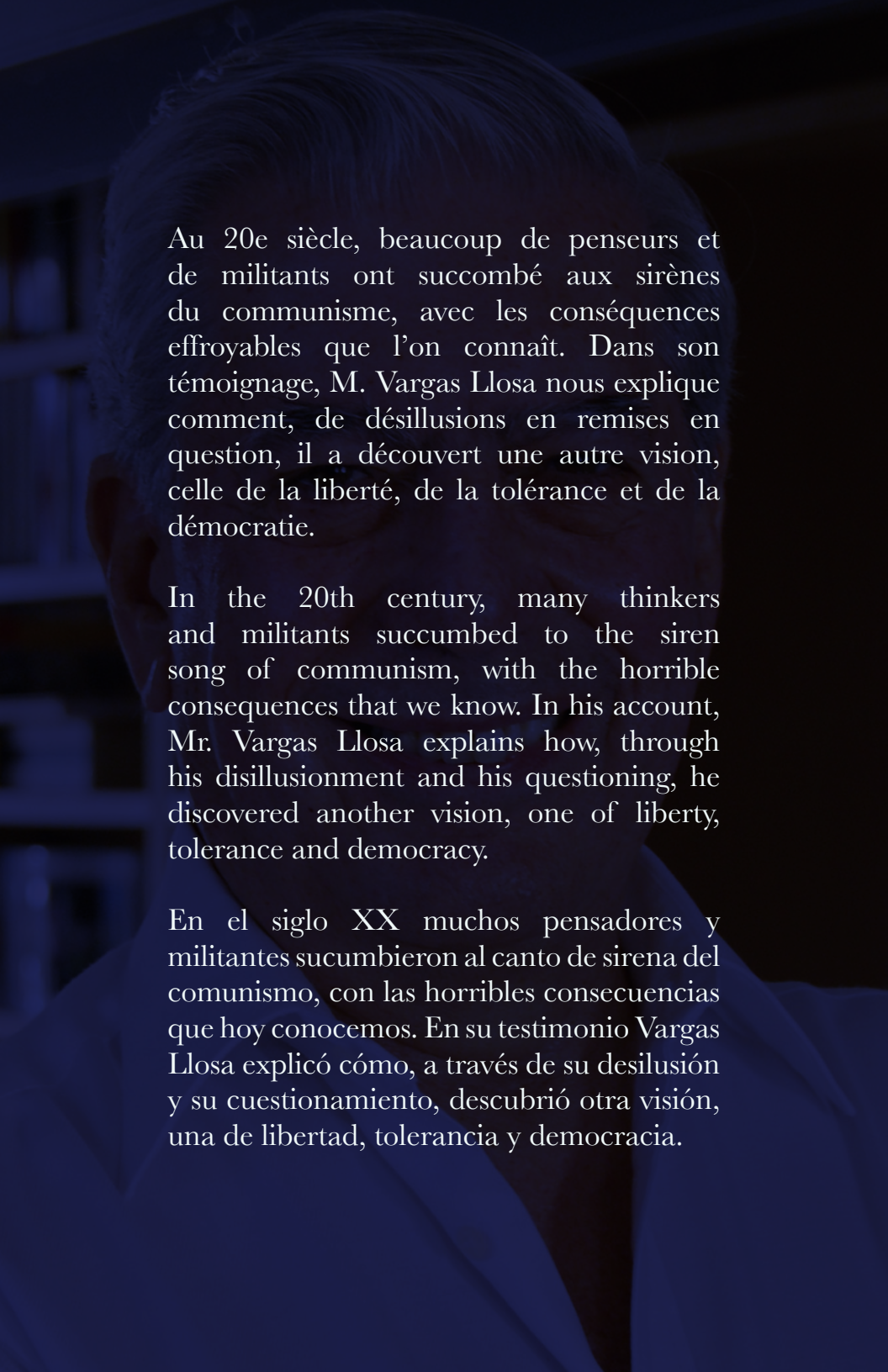
- 1993 – *El pez en el agua: memorias*

Ensayo

- 1958 – *Bases para una interpretación de Rubén Darío*
- 1969 – *Carta de batalla por Tirant lo Blanc*
- 1971 – *García Márquez: historia de un deicidio*
- 1971 – *La historia secreta de una novela*
- 1972 – *El combate imaginario: las cartas de batalla de Joanot Martorell*
(con Martín de Riquer)
- 1973 – *García Márquez y la problemática de la novela*
- 1975 – *La orgía perpetua: Flaubert y Madame Bovary*
- 1978 – *José María Arguedas, entre sapos y halcones*
- 1983, 1986, 1990 – *Contra viento y marea*
- 1985 – *La cultura de la libertad, la libertad de la cultura*
- 1990 – *La verdad de las mentiras: ensayos sobre la novela moderna*
- 1994 – *Desafíos a la libertad*
- 1994 – *Literature and Freedom*
- 1996 – *La utopía arcaica: José María Arguedas y las ficciones del indigenismo*
- 1997 – *Cartas a un joven novelista*
- 2001 – *El lenguaje de la pasión*
- 2001 – *Literatura y política*
- 2003 – *Diario de Irak*
- 2004 – *Un demi-siècle avec Borges*
- 2004 – *La tentación de lo imposible: Víctor Hugo y Los miserables*
- 2006 – *Diccionario del amante de América Latina*
- 2006 – *Israel/Palestina: paz o guerra santa*
- 2007 – *El Pregón de Sevilla*
- 2009 – *El viaje a la ficción, ensayo sobre Juan Carlos Onetti*
- 2011 – *Sables y utopías: visiones de América Latina*
- 2012 – *La civilización del espectáculo*

Teatro

- 1952 – *La huida del inca*
- 1981 – *La señorita de Túcna*
- 1983 – *Kathie y el hipopótamo*
- 1986 – *La Chunga*
- 1993 – *El loco de los balcones*
- 1996 – *Ojos bonitos, cuadros feos*
- 2006 – *Obra reunida: teatro*
- 2007 – *Odiseo y Penélope*
- 2008 – *Al pie del Támesis*
- 2010 – *Las mil y una noches*



Au 20e siècle, beaucoup de penseurs et de militants ont succombé aux sirènes du communisme, avec les conséquences effroyables que l'on connaît. Dans son témoignage, M. Vargas Llosa nous explique comment, de désillusions en remises en question, il a découvert une autre vision, celle de la liberté, de la tolérance et de la démocratie.

In the 20th century, many thinkers and militants succumbed to the siren song of communism, with the horrible consequences that we know. In his account, Mr. Vargas Llosa explains how, through his disillusionment and his questioning, he discovered another vision, one of liberty, tolerance and democracy.

En el siglo XX muchos pensadores y militantes sucumbieron al canto de sirena del comunismo, con las horribles consecuencias que hoy conocemos. En su testimonio Vargas Llosa explicó cómo, a través de su desilusión y su cuestionamiento, descubrió otra visión, una de libertad, tolerancia y democracia.